



EX-LIBRIS
CONCEPCIÓ CLAVERAS





LE

VIOLON DE FAÏENCE

PAR

CHAMPFLEURY

PARIS
LIBRAIRIE L. CONQUET
1885

LE

VIOLON DE FAÏENCE

TIRAGE UNIQUE A 500 EXEMPLAIRES

(PLANCHES DÉTRUITES)

1 à 150 — 150 sur papier du Japon impérial

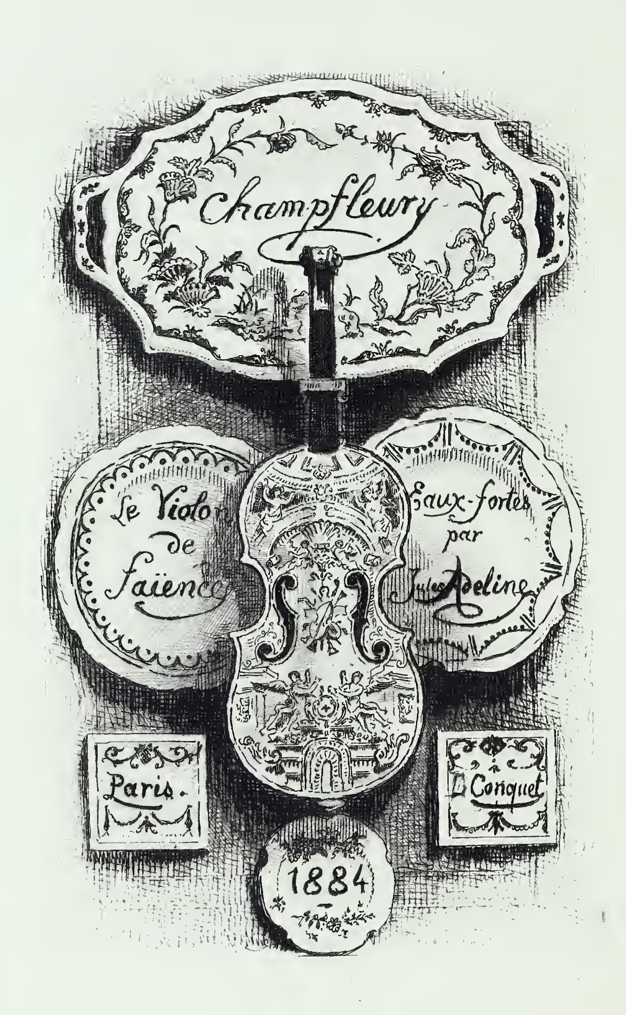
151 à 500 — 350 sur papier vélin du Marais à la forme

N° 205.

L. C.

Le texte a été imprimé par A. Lahure

Et les gravures par Chardon Ainé


Champfleury
Le Violon de faïence
Eaux-fortes par Jules Adeline
Paris
à
Conquet
1884

LE

VIOLON DE FAÏENCE

PAR

CHAMPFLEURY

NOUVELLE ÉDITION

Illustrée de 34 eaux-fortes de Jules Adeline

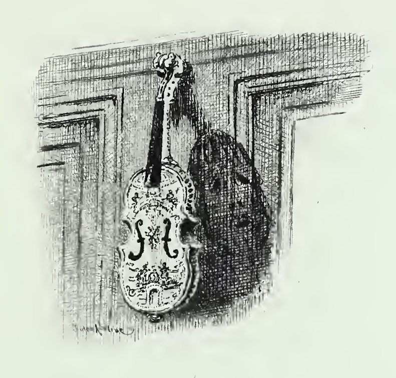
AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

PARIS

LIBRAIRIE L. CONQUET

5, RUE DROUOT, 5

1885



AVANT-PROPOS

Le petit roman qu'on réimprime aujourd'hui parut en 1861 dans *la Presse*, journal alors très répandu.

Le *Violon de faïence* n'amena pas de désabonnements, ce qui était déjà un résultat, à considérer les quelque quarante mille abonnés qui représentaient quarante mille « goûts » divers.

Une transformation s'opérait alors dans le journalisme et devait créer un nombre considérable de lecteurs se chiffrant par plusieurs centaines de mille estomacs plus robustes qu'intellectuels, capables de dévorer et de digérer les romans aussi noirs que l'encre avec laquelle ils étaient imprimés.

A ce moment la situation devint excellente pour tout être qui aspirait à « écrire dans les journaux ». La composition d'un roman, son développement, sa conduite, étaient devenus des détails de luxe, et j'ai conté quelque part la connaissance imprévue que je fis d'un petit marmiton qui, envoyé chez moi par un pâtissier son patron, laissa sur ma table un volumineux manuscrit : *Comment finissent les bâtards*. Ce petit marmiton, qui sans doute avait des loisirs, comprenait son époque, et son roman n'était pas inférieur à ceux d'autres marmitons-de-lettres qu'il est inutile de nommer.

S'il m'était permis de devenir mon propre censeur, pas trop chagrin toutefois, je reconnaîtrais volontiers que, par la nature de son sujet, le *Violon de faïence* dut alors passer pour quelque peu spécial, la passion de la céramique n'ayant

pas atteint en 1861 les développements qui depuis ont grossi d'année en année. On voulut bien admettre toutefois que cet amour de la faïence n'était que le décor du drame et que le dada de la collection, à un tel degré d'entraînement, méritait d'être étudié presque au même titre que la passion pour les femmes et le jeu, l'ambition ou l'avarice.

Les approbations que dicte la moindre œuvre à son auteur sont nombreuses, et il est peu d'écrivains qui, complaisamment, ne se plaisent à en faire part à leurs lecteurs. Sainte-Beuve, dans les *Causeries du Lundi*, parla en termes sympathiques du *Violon de faïence;* mais sa critique ne venait qu'à titre d'appoint dans une étude d'ensemble sur mes recherches dans le domaine des arts et de la poésie populaire.

Ce qui me toucha le plus fut l'envoi ultérieur d'une Revue de Boston où le roman était analysé et étudié avec un développement auquel nous ne sommes pas habitués en France[1].

1. W. H. Bishop, *The faïence violin* dans *the Atlantic Monthly*. Boston, 1879.

Esquisser un petit drame de province, y couler comme dans un gaufrier une matière exceptionnelle qui ne se rattache que par un léger trait d'union aux courants de la mode, être compris au delà des mers par un écrivain qui appelle l'attention de ses concitoyens sur une œuvre étrangère, voilà la plus agréable récompense que l'auteur d'un livre doit attendre, celle qui lui fait oublier les soucis de l'exécution.

Non pas que le *Violon de faïence* m'eût coûté beaucoup de peine; il coula tout naturellement de ma plume comme un filet d'eau claire jaillit des fentes d'un rocher.

Depuis dix ans je parcourais la France, poussé par une idée qui devait me faire entreprendre plus tard l'*Histoire des faïences patriotiques sous la Révolution*. Ayant visité sur place un certain nombre de collectionneurs, je pus amasser bien des matériaux dans l'ordre céramique sur les hommes et les choses.

Doué par la nature, bien plus que par l'étude, du don d'envisager gaiement les choses sérieuses

et sérieusement les choses plaisantes, il me fut permis alors de tirer sans mal ni fatigues les faits accumulés dans mes souvenirs, et par là de communiquer au public de faciles impressions. Car le *peiné* et le *voulu*, dont voudraient faire les plus beaux fleurons de leur couronne quelques écrivains qui se battent les flancs et le proclament, ne touchent le lecteur en quoi que ce soit. Il entend que le miroir de la comédie qu'on lui montre soit bien net et clair, sans ombres ni rayures.

Le *Violon de faïence*, venu sans efforts, n'appartenait en quoi que ce soit à la catégorie des œuvres pour lesquelles un auteur s'arrache les cheveux, quand il lui en reste.

Il est de mode aujourd'hui d'invoquer la réalité d'un récit. De la plupart des romans modernes l'auteur laisse entendre qu'il pourrait en donner la clef. On croit piquer la curiosité en imprimant qu'on n'a peint que des personnages très en vue sur le boulevard, au Bois ou à l'Opéra. Si la réalité intellectuelle en était réduite à ce procédé,

la *Gazette des tribunaux* dépasserait alors les importantes créations des maîtres.

Qu'importe au public qu'un portrait soit peint d'après nature, s'il est mal peint! que des faits soient réels, s'ils ne sont pas logiquement agencés!

Veut-on la déclaration d'un homme qui a poursuivi d'aussi près que possible cette réalité, sur laquelle la critique a tant ergoté? Elle est tout à la fois un choix, un arrangement, un résultat de l'imagination sans cesse en quête avec l'induction, un relief de la vérité, un timbre qui bat sur le cœur de l'écrivain et qui, s'il n'en fait vibrer aucun son, peut être traité comme une pauvre horloge à remiser au grenier.

Dans quelles antichambres de ministères, dans quels cabarets, dans quelles coulisses Lesage a-t-il rencontré ses grands seigneurs, ses aigrefins, ses laquais, ses actrices? Les commentateurs n'en savent rien; en vain ils ont essayé de plus d'un trousseau de clefs pour ouvrir la serrure du *Gil Blas*. Tous les personnages agissant dans cette

admirable comédie sont restés inconnus; ils n'en constituent pas moins les acteurs du plus beau, du plus vivant roman français qui existe.

J'éprouve quelque embarras, après un si haut exemple, à dire que je me suis servi, pour le *Violon de faïence*, de deux types dont l'un était très en vue dans le petit monde des amateurs de curiosités : celui-là je ne l'ai jamais connu ; l'autre, érudit modeste, vivant en province, quand je dirais son nom, intéresserais-je davantage les étrangers, les lecteurs de romans? Ils demandent que *Gardilanne* et *Dalègre* soient assez solidement constitués pour faire partie de l'état civil fictif à l'usage des romanciers.

Voilà comment fut agencé *le Violon de faïence*. Peut-être faut-il dire un mot des préoccupations de l'auteur en matière de forme : elle n'est pas éclatante et ne peut servir de modèle à quiconque ; sa seule ambition est d'être décente, habillée simplement, et par là d'échapper au démodé qui trop souvent atteint les œuvres brillantes en apparence.

Malgré les fouilles intéressantes pour l'enrichissement de la langue qui se sont produites de 1820 à 1880, malgré les coulées passionnées dont l'action me paraît avoir été plus particulièrement utile à la poésie, si je me retourne vers les maîtres de la prose, je ne crois pas faire montre de classique enragé en disant que Molière, La Fontaine, Saint-Simon au dix-septième siècle, Lesage, Voltaire, Diderot au dix-huitième siècle, offrent les ressources suffisantes à la pensée moderne et que toute passion, même profonde, peut être exprimée par cette langue fixée pour longtemps.

Tel est le Panthéon des dieux que j'admire et dont j'écris les noms sans craindre d'évoquer une comparaison accablante.

A un plan moins en vue je placerai l'abbé Prévost, Bernardin de Saint-Pierre, Sedaine, Xavier de Maistre, qui heureusement ne sont pas des maîtres « impeccables », mais dont l'ingénuité des récits doit être goûtée dans leur essence intérieure plutôt qu'étudiée ; ils ont écrit poussés par le « sentiment » bien plus que par d'ambitieuses théories.

A ces hommes peuvent se rattacher bien des conteurs qui, ayant souci de leurs récits, ne se préoccupent de la forme qu'accidentellement. Le culte exclusif de la phrase, l'art de la rhétorique cachant trop souvent le vide de la pensée, les rendent peut-être indifférents pour les œuvres à grand fracas. Les yeux de ces « lakistes » se tournent avec plus de complaisance du côté de la maison blanche aux volets verts qui ne relève que bien incidemment des lois architecturales, et ne semble-t-il pas que c'est d'un de ces petits cottages modestes, bâti à peu de frais par son propriétaire, qu'un poète, M. Paul Arène, a voulu parler, disant avec une bienveillance tout amicale que *le Violon de faïence* « était écrit à la bonne franquette, ce qui, ajoutait-il, est peut-être, ainsi que le suggère l'étymologie, la meilleure façon d'écrire le français ».

J'efface *meilleure* et j'accepte la définition.

Je me suis quelque peu appesanti sur un Conte, dont l'éditeur me chargeait de présenter la nouvelle édition au public; il faut ajouter un mot

touchant l'illustration de ce livre. Un habile graveur, M. J. Adeline, a bien voulu répondre à mon désir d'orner le texte seulement par des sujets de nature morte.

Ce n'est pas un caprice. Il me paraît presque impossible qu'un artiste rende avec tout leur accent extérieur, avec leur ressemblance, les personnages *vus* par l'écrivain et retracés par lui avec une précision parfois gênante ; peut-être le Berlinois Chodowiecki, peut-être Henry Monnier eussent-ils pu traduire la pensée de l'auteur.

L'époque actuelle, qui compte tant d'artistes de talent, ne m'a pas fait rencontrer le peintre que je souhaitais pour rendre, avec la clarté des intérieurs de ce petit drame, la mimique qui convient aux personnages; c'est pourquoi laissant au graveur l'interprétation des vieilles boutiques, des anciennes maisons de province, des objets merveilleux trouvés à la ville et à la campagne, le peintre put encore puiser dans ses souvenirs des motifs variés, dignes de sa pointe, pour servir d'entourages décoratifs aux têtes de chapitres ou les terminer par des culs-de-lampes finement travaillés.

Dans cette sorte d'illustration le curieux collabore en quelque sorte avec l'œuvre ainsi présentée. Autour du *Violon de faïence*, l'imagination du lecteur lui fera trouver les personnages agissants, leurs gestes, leurs joies, leurs convoitises, leurs déconvenues.

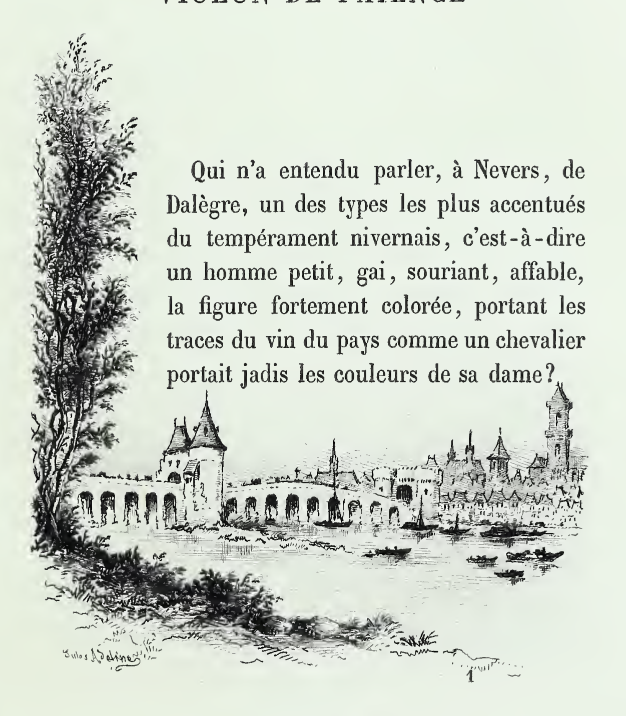
Ces détails, ces profils, dessinés mentalement, à l'aide du texte, ne constituent-ils pas une illustration variée, multiple et personnelle qui vaut mieux que des physionomies sans justesse, des gestes faux, des habits de convention?

CHAMPFLEURY.

Sèvres, décembre 1884.

LE

VIOLON DE FAÏENCE



Qui n'a entendu parler, à Nevers, de Dalègre, un des types les plus accentués du tempérament nivernais, c'est-à-dire un homme petit, gai, souriant, affable, la figure fortement colorée, portant les traces du vin du pays comme un chevalier portait jadis les couleurs de sa dame?

Dalègre fut un des meilleurs compagnons d'une ville riche en bons vivants, sains de corps et d'esprit, subtils en paroles, ne reculant pas devant un propos salé et jouissant de la vie en hommes joyeux et prudents qui ne veulent pas l'user tout d'un coup.

De vingt à trente-cinq ans Dalègre remplit le pays de son nom. Pas de bonne fête sans lui; il était beau danseur, et les mères ne manquaient pas de demander à leurs filles : « As-tu été invitée par M. Dalègre? »

Aussi, pendant quinze ans, Dalègre fut-il le roi de la ville. Avec un peu d'ambition, il eût pu faire meilleure figure encore; mais comme les plaisirs l'entraînaient dans leur ronde, il s'y laissa aller jusqu'à ce qu'un jour cette vie perpétuelle de chasses, de dîners, de bals et de fêtes le fatiguant, il vint faire un tour à Paris.

Malheureusement pour lui, Dalègre y rencontra un ancien ami de collège, Gardilanne, qui était bien le caractère le plus opposé au sien qui pût se voir.

Gardilanne, chef de bureau au ministère des affaires étrangères, était maigre, maladif, soucieux le plus souvent. Gardilanne avait un chétif estomac; Dalègre eût digéré du fer.

Les deux amis s'entendirent néanmoins, le Nivernais étant naturellement porté par son heureux caractère à accepter les habitudes de ceux qui l'approchaient, pourvu qu'on lui passât ses fantaisies.

Au restaurant où Gardilanne emmena Dalègre, il sortit de sa poche une petite topette qui contenait un doigt de vin, le seul qui lui convînt; il n'empêcha toutefois pas son compagnon de boire une excellente bouteille de Corton.

Dalègre alla au théâtre. Gardilanne rentra chez lui, car le chef de bureau s'était fait une loi de se coucher à neuf heures; et il disait ne pouvoir conserver sa frêle santé qu'à force d'incessantes précautions, comme de manger à des heures régulières, de se nourrir peu à la fois et souvent, de n'avoir ni femme, ni enfants, ni passions, ni inquiétudes d'aucune sorte.

Dalègre, étonné de ce genre de vie, se demandait quelles joies pouvait goûter dans Paris un célibataire de quarante ans, dont la société consistait en une femme de ménage acariâtre, et il crut réellement que Gardilanne n'avait pas de passions. En ceci il était médiocre observateur; la suite de son séjour à Paris le lui prouva.

Tous les matins, Gardilanne, levé à six heures, pre-

nait un modeste repas. Qu'il fît vent, grêle, neige ou pluie, le chef de bureau battait le pavé pendant trois heures, commençant par le faubourg Saint-Antoine et la rue de Lappe pour terminer par le quai Voltaire.

Gardilanne se disait sans passions; c'était un être passionné à l'excès, inquiet comme un amant allant à son premier rendez-vous, plus tyrannisé qu'un ambitieux, fébrile autant qu'un joueur, les yeux enflammés comme un Corse qui guette son ennemi, aussi brillants que ceux d'un gourmand devant l'étalage de Chevet, les mains convulsives semblables à celles d'un homme dont la dernière carte représente la ruine ou la fortune.

Pas de passions! Gardilanne les possédait toutes, fondues en une seule, la plus tyrannique, la passion des collections!

Gardilanne aimait les beaux meubles, les tableaux de maîtres; de même qu'une femme il se plaisait à manier les dentelles anciennes. L'Inde et le Japon lui apparaissaient sous la forme d'éléphants sacrés ou de pieuvres fantastiques en métaux précieux; les émaux de Limoges, les premiers états d'eaux-fortes rares, les ivoires, les verreries de Venise, les bas-reliefs italiens du seizième siècle se disputaient son admiration

autant que les somptueuses étoffes du Levant, les faïences de Henri II, les miniatures, les armes, les tabatières, les bahuts et les crédences.

Pour satisfaire sa soif de collectionneur convoitant tout objet hors de prix, Gardilanne était d'une avarice à malmener son corps au dedans et au dehors, par la nourriture et l'habillement, afin d'économiser chaque jour quelques francs à jeter en proie au monstre du bric-à-brac.

Le chef de bureau dormait à peine la nuit, rêvant sans cesse d'objets plus merveilleux que les trésors des *Mille et une Nuits*. Le tonnerre eût éclaté dans la rue que Gardilanne ne se fût pas dérangé de la vitrine d'une boutique au fond de laquelle son œil plongeait, cherchant si, dans un entassement d'objets sans valeur, il n'y avait pas quelque bon coup à faire.

Pas de passions! Gardilanne en eût remontré à un chat guettant une souris. Quand, le masque froid comme celui d'un juge, il marchandait un lot de bouteilles de pharmacie dans l'ignoble échoppe d'un revendeur de la rue Mouffetard, qui se serait douté que le bois d'un fauteuil armorié pendu au plafond était la proie qui attirait Gardilanne, se disant marchand de verres cassés pour entrer en possession

du siège dans lequel s'était peut-être assis le grand Condé?

Pas de passions! Qu'étaient-ce que ces sillons verdâtres sur une peau jaune et luisante, ce parchemin collé sur des pommettes saillantes, ces yeux creux sans cesse allumés par la fièvre, ces épaules courbées avant l'âge, cette vieillesse anticipée?

Une misère profonde eût moins efflanqué le chef de bureau : âgé seulement de trois ans de plus que Dalègre, il pouvait passer pour son père, et un père avare, tant sa figure était tirée, tant ses vêtements étaient râpés.

Dalègre, qui avait perdu Gardilanne de vue depuis le collège, trouva son ami fortement vieilli; mais il n'en témoigna rien, de semblables observations étant d'ordinaire mal reçues. D'ailleurs il fut ébloui par les entassements d'objets de prix qui encombraient l'appartement de Gardilanne, tellement rempli de merveilles qu'on pouvait le prendre pour le garde-meuble de la reine de Saba.

Pas une place où mettre le pied dans ce logis! Il manquait des meubles les plus usuels; il regorgeait de cabinets à marqueteries, d'étagères à lourdes colonnes torses, de bahuts pesants qui eussent compromis la solidité d'un plancher parisien, si Gardilanne

n'avait habité le rez-de-chaussée solidement construit d'un ancien hôtel,

Une enfilade de pièces dallées solidement avait permis d'entasser dans l'appartement d'anciennes boiseries, des ouvrages en ferronnerie, de grands dessus de portes enlevés par la bande noire des auvergnats à de vieux manoirs. Le logement de Gardilanne était vaste, mais bondé. Il fallait prendre garde à ses coudes, à son chapeau, à chacun des moindres mouvements du corps. C'était un musée en désordre qui, dans son amas de choses, laissait toutefois entrevoir des richesses de toute nature.

Cependant Gardilanne n'avait pour unique revenu qu'une place de cinq mille francs; mais il remplaçait l'argent par la patience, une activité sans bornes, un flair sans égal, une astuce profonde qui le faisait roi de l'échange parmi les collectionneurs, car sa patience, son activité, son instinct et ses cinq mille francs d'appointements, maximum qu'il n'avait conquis que depuis un an seulement, eussent été insuffisants pour lui permettre de garder cette collection incomparable.

Le secret de Gardilanne (il ne le dit pas à son ami) consistait à satisfaire les *desiderata* des divers amateurs de curiosités.

Levé de grand matin, Gardilanne faisait rafle chez les marchands de tout ce qu'il savait devoir convenir à celui-ci et à celui-là. A force de voir et de comparer, possédant à fond la science compliquée du bric-à-brac, il était l'homme de Paris le meilleur à consulter sur une marque, une attribution, une généalogie et les diverses pérégrinations d'un objet d'art.

Gardilanne en eût remontré aux commissaires-priseurs les plus futés, et le meilleur argument, parmi les amateurs, à propos d'un objet douteux, était de citer l'opinion du célèbre collectionneur qui faisait autorité sur la place.

Un tact si fin lui fit découvrir dans la moisissure des objets précieux qu'il troqua contre peu d'argent; et comme les connaissances en toutes choses valent des capitaux, au bout d'une quinzaine d'années Gardilanne put devenir lui-même propriétaire d'une certaine quantité d'objets d'art auxquels la mode n'était pas encore attachée et qu'il força plus tard à reconnaître, non seulement pour des raretés, mais encore pour des monuments d'une véritable valeur.

Alors Gardilanne fut heureux, plus heureux sans estomac que Dalègre au milieu d'un festin.

Le Nivernais admira de confiance les amas de splen-

deurs qui encombraient l'appartement; mais il ne put deviner les secrètes joies de son ami qui, aussitôt qu'il rentrait chez lui, voyait les portes du paradis ouvertes.

Dans ces chambres froides et sans feu Gardilanne se promenait dès la pointe du jour, lançant des regards émus à chacun des objets qu'il avait sauvés de la ruine.

Qu'on s'imagine la joie d'une mère dont l'enfant a été tiré des griffes de la mort par un habile médecin! C'étaient les mêmes ravissements chez Gardilanne. La majeure partie de ses curiosités, il les avait trouvées délabrées, ébréchées, déchirées, et il leur avait rendu une seconde vie avec leur éclat primitif.

Le célibataire sans enfants s'était ainsi créé une famille. Pas un objet qui ne lui rappelât une longue recherche, des combinaisons profondes, des ruses, un drame!

Quelquefois même Gardilanne se levait la nuit et allumait une bougie pour satisfaire son ardente curiosité et se repaître de la vue d'une nouvelle acquisition.

Au réveil, c'étaient encore de nouvelles joies, des extases comparables à celle de l'avare qui compte et recompte son or, car Gardilanne joignait au goût

des arts un contentement matériel qui le faisait s'écrier à tout propos : — Ici sont entassés des millions

Peut-être Gardilanne en était-il arrivé à préciser d'une façon si positive sa collection, certain que cette manière de parler est de celles qui sonnent le mieux à l'oreille des ignorants. Il le disait aux autres sans craindre de rabâcher, se le répétait à lui-même et il n'en fit pas mystère à Dalègre, qui ouvrit de grands yeux.

Comment un fonctionnaire aux appointements de cinq mille francs pouvait-il avoir amassé des millions? C'est ce que Dalègre ne s'expliqua pas, même quand Gardilanne l'eut invité un matin à une de ses chasses habituelles dans des impasses,des ruelles, des taudis du quartier des juifs : cette chasse ne dura pas moins de quatre heures, à la suite de laquelle Dalègre revint brisé, lui rompu à tous les exercices du corps; mais le Nivernais n'avait pas la passion du bric-à-brac.

Les courses dans Paris, d'un faubourg à l'autre, l'intéressaient médiocrement, et il ne put s'empêcher de manifester son dégoût dans une boutique de chiffonnier de la rue de l'Épée-de-Bois, où Gardilanne flaira des fragments d'anciennes tapisseries sous des entassements de peaux de lapin, d'os de toute sorte,

dont l'accumulation provoquait de nauséabondes odeurs.

Dalègre, s'il avait été doué de quelque observation, eût remarqué l'émotion de l'homme, la flamme de ses yeux, une tension de nerfs qui tout à coup allongeait la main de Gardilanne comme celle d'un joueur de violon : à ses doigts qui prenaient des formes judaïques il ne manquait que des ongles crochus.

Dans ces détritus du chiffon, le chef de bureau fourrageait avec l'instinct de l'avare et le sang-froid du chirurgien pressé d'abréger une opération douloureuse : des deux mains il fouillait pendant que ses yeux, comme ceux d'un agent de police, prenaient des facultés divergentes d'un ordre tout particulier, qui permettaient à Gardilanne de voir en face, de côté et presque par derrière.

Dalègre manquait de ce sens du Beau qui permet à ses servants de deviner un objet d'art pur et sans tache, caché comme l'or dans le creuset sous la crasse du métal bouillonnant; c'est pourquoi, peu soucieux de semblables découvertes et ne s'y intéressant en rien, Dalègre écœuré se tenait sur un pied, osant à peine poser l'autre sur le sale plancher de cette échoppe.

Le souvenir des plaines riantes du Nivernais lui

revenait dans la misérable rue de l'Épée-de-Bois; les lièvres sortant de leurs terriers lui apparaissaient sur la route à portée de son fusil, et il ne se disait pas que Gardilanne était atteint de la même passion que lui pour la chasse, sauf qu'elle s'appliquait à d'anciens objets.





II

Quand Dalègre fut sur le point de partir pour la province, Gardilanne lui dit :

— Tu connais les faïences de Nevers?

— Non, répondit Dalègre.

Gardilanne haussa les épaules.

— Comment! s'écria-t-il, tu habites un pays où ont été fabriquées les plus belles faïences françaises,

et tu ne sais pas seulement qu'elles existent! Je te plains!

Dalègre sourit.

— Demain matin, reprit Gardilanne, viens de bonne heure, tu prendras une première leçon; il faut absolument qu'un homme comme toi se connaisse en faïences. C'est le meilleur titre de gloire de ta province.

— A quoi me servira de devenir connaisseur? dit Dalègre qui avait la bosse de l'enthousiasme local médiocrement développée.

— A ne pas passer pour un ignorant.

— Peuh! fit Dalègre.

Mais Gardilanne revint à la charge et fit promettre à son ami qu'il essayerait de s'instruire; en même temps il lui révélait son idée.

— Nous manquons à Paris, dit-il, de beaux spécimens des fabriques de Nevers, par la raison que la porcelaine l'a emporté jusqu'ici sur la faïence; mais il viendra un jour où celle-ci triomphera et prendra le pas sur sa rivale. Une révolution se produira en céramique comme elle a éclaté en 89. La faïence, c'est la bourgeoisie qui demande à faire reconnaître ses droits, et le sort de la noblesse est réservé à la porcelaine. On ne la persécutera pas; mais elle tombera dans l'oubli, et seulement les parvenus, pour se

donner des airs de grands seigneurs, rechercheront cette froide et vaniteuse fabrication.

Dalègre ne comprit pas la leçon; il se souciait médiocrement de la déclaration du Tiers, et le petit livre de l'abbé Sieyès ne l'avait jamais fait rêver. C'était avant tout un homme de plaisir, ami dévoué d'ailleurs, et il le prouva dans cette circonstance.

Voyant que Gardilanne désirait vivement des faïences de Nevers, il s'efforça de comprendre les leçons de son ami, quoiqu'il eût de la peine à se loger dans l'esprit les *jaunes*, les *bleus* et les *verts* qui faisaient la base des décors nivernais.

Il écouta vaguement l'historique des fabriques de sa province, à savoir que des artistes italiens étaient venus s'établir à Nevers à la fin du seizième siècle, attirés par les ducs, et qu'ils avaient modelé et peint des vases d'une certaine dimension.

En même temps Gardilanne plaçait sous ses yeux un échantillon précieux, une sorte d'aiguière aux anses en forme de cordes roulées. Mais ce que le chef de bureau désirait par-dessus tout était des échantillons de *blanc sur bleu*, dont le seul type dans le cabinet du collectionneur consistait en un carreau émaillé provenant du palais des ducs de Nevers.

— Une merveille d'ornementation qui rivalise avec le *sopra bianco* des écoles italiennes! s'écriait-il.

Gardilanne mit la merveille dans la main de Dalègre, qui la considéra avec autant de stupéfaction qu'une chauve-souris regarde un feu d'artifice.

— Mon cher Dalègre, disait le chef de bureau, les potiers de ta province ont presque égalé ce jour-là les admirables ouvriers de la Perse.

Dalègre ne répondait pas, tenant la brique émaillée et la trouvant lourde.

— Regarde donc la qualité de ce carreau! reprenait Gardilanne offusqué de l'indifférence de son ami. L'émail est profond et transparent à la fois, n'est-ce pas? Quelle harmonie pour les yeux que ces oiseaux et ces fleurs en blanc empâté!

Il s'empara de la main de Dalègre et la serrant avec étreinte pour lui communiquer ses convictions :

— Eh bien, mon cher ami, il existe dans le Nivernais de grands bassins décorés d'un semblable blanc sur bleu.

Un petit paysan qui a passé son enfance à chercher des nids, si on lui mettait en main un livre de géométrie, ne serait pas plus décontenancé que Dalègre en entendant parler de *couverte*, d'*émail craquelé*, de *manganèse*, d'*influence japonaise*, de *style franco-*

italien. C'était pour lui une langue tout à fait nouvelle, et, malgré ses efforts pour saisir le sens de cette technologie, il n'arriva qu'à gagner un violent mal de tête, car il s'était seulement appliqué jusque-là aux jouissances de la vie et en avait éloigné prudemment toute étude, toute réflexion.

Gardilanne jugea que son ami n'était pas apte à mordre tout d'un coup aux fruits de la céramique.

— Il n'est pas nécessaire que tu saches tous ces détails, lui dit-il; j'ai tort de t'en embarbouiller l'esprit. Seulement regarde avec attention les pièces que je fais passer devant tes yeux, et tâche de t'en rappeler les formes et les colorations.

Alors il apporta une à une diverses faïences, en appuyant sur leur dimension.

— Une poterie véritablement belle, disait-il, est déjà d'un caractère indéniable, même pour les ignorants, quand elle affecte une certaine taille. Tu recueilleras au besoin les petites pièces; mais attache-toi particulièrement aux grands plats : il s'en trouve certainement dans le nombre que les caprices du feu n'auront pas déshonorés par des fentes, des gondolements, ce que les potiers appellent *du gauche*.

Dalègre comprit à peu près cette nouvelle leçon, promit de battre les campagnes du Nivernais pendant

les chasses de l'automne, et il quitta bientôt Gardilanne, laissant le collectionneur heureux d'avoir posé une sentinelle attentive au centre d'un des plus importants foyers de céramique ancienne.



III

Un mois après, en effet, Gardilanne reçut une caisse qu'il décloua avec un battement de cœur. Dalègre s'était souvenu de lui et envoyait au collectionneur diverses faïences, dont deux étaient surtout remarquables par leur irréprochable conservation.

Le soir même, Dalègre fut payé par un brevet de connaisseur que lui délivra avec enthousiasme Gardilanne; sans perdre une seconde, il répondit par une lettre pleine d'effusion, où écla-

taient à chaque ligne des traces non équivoques de reconnaissance.

Comme Dalègre avait manié ces objets, le chef de bureau était certain que leur forme resterait gravée dans l'esprit de son ami; toutefois Gardilanne jugea à propos de joindre à ses remerciements quelques mots d'explication sur ces faïences, leur date approximative, les marques peintes au revers et certains détails précis qui devaient s'accrocher à la pensée de Dalègre.

Sans doute, écrivait Gardilanne, on naît amateur, mais on devient collectionneur. L'aiguière que tu m'as envoyée rendrait jaloux monsieur de Rothschild; également le paroissien de faïence joint à ton envoi est une pièce unique. Il me donnerait des envies d'aller à la messe, si j'en avais le temps. C'est un chauffoir de dévotes: elles se rendaient jadis aux offices, tenant sous le bras ce gros livre plein d'eau bouillante: une mode qui date du seizième siècle, avec la différence qu'à cette époque les moines, à ce que prétend Rabelais, l'employaient comme chauffoir d'estomac, c'est-à-dire en qualité de gourde. Je ne mettrai, mon cher ami, dans ce paroissien ni bon vin ni eau bouillante. La seule vue de l'émail réchauffe mon vieux sang. Ah! Dalègre! le beau cadeau que tu m'as fait là!

Je l'ai placé à côté d'une petite châsse byzantine, comme digne de faire pendant à un merveilleux objet de piété. Pendant que je suis sur ce sujet, je te recommande de visiter les sacristies des églises de village; les curés de campagne n'entendent rien à l'archéologie, heureusement! Regarde bien dans l'ombre; que mon regard, s'il se peut, passe dans tes yeux! De vieilles statues, d'anciennes tapisseries, des bois sculptés sont jetés là

au *rancart*. Je ferai volontiers cadeau d'une station de croix à la fabrique qui consentirait à échanger ces objets délabrés contre douze tableaux bibliques en chromolithographie. N'oublie pas ce détail, douze beaux tableaux en couleur, encadrés et dorés tout neufs! Ce don te sera certainement utile à l'occasion auprès des prêtres : on a toujours besoin du clergé, cher ami.

Si par hasard il n'y avait rien de curieux dans les églises, mais je suis certain du contraire, fais un tour dans les hôpitaux. Là, mon cher Dalègre, est une ample moisson à recueillir. La droguerie, les Italiens la considéraient sans doute comme la reine des arts, à s'en rapporter aux somptueuses compositions qui décorent leurs vases de pharmacies. On m'a dit que des sœurs supérieures d'hôpitaux avaient leur portrait sur des bocaux de thériaque; je n'ai pas été jusqu'ici à même de constater le fait, et pourtant j'en suis sûr. Les potiers français ont suivi la mode italienne. Les ateliers de Lunéville, d'Haguenau, de Niderviller ont décoré des laboratoires tout entiers, et je ne manque jamais, chaque semaine, d'aller faire ma provision de magnésie dans une petite pharmacie de la rue du Pas-de-la-Mule, qui a conservé toute sa série de poteries décorées de charmants nœuds roses s'enroulant autour du cou de serpents symboliques... Le croirais-tu, l'égoïste qui tient cette boutique m'a refusé, à moi, fidèle client de la maison, un de ces pots dont je ne demandais qu'un spécimen.... Il est des gens assez durs pour ne pas compatir aux désirs des connaisseurs!

Les sœurs de charité sont de meilleure composition. Echappant par leur profession aux vanités de ce monde, elles ignorent les tortures des damnés qu'on appelle des collectionneurs; en auraient-elles connaissance qu'elles s'empresseraient de les adoucir. Il est mieux toutefois de pénétrer par hasard dans leurs laboratoires; tu peux t'être blessé à la chasse, avoir attrapé un tour de rein, t'être foulé le pied... Une écorchure t'ouvre les portes de l'hôpital; une

douleur de reins, une entorse se commandent au besoin. Tu sonnes à la porte en te traînant; on te conduit à la pharmacie. Les sœurs de charité ont toutes des remèdes pour guérir ces misères.... Te voilà au cœur de la place.... Attention! S'il n'y a pas de faïences, ta foulure disparaît à l'instant.... Le dressoir est-il chargé de bocaux décorés, ton entorse redouble. Tu t'installes à la pharmacie; on te soigne, et avec le remède u emportes le bocal qui le contient...

Tel est, mon cher Dalègre, le plan d'une campagne pleine de péripéties... Ah! si mon bureau ne me retenait à Paris, je voudrais me faire dorloter dans tous les hôpitaux du Nivernais, certain d'emporter une charretée de curieuses faïences.

Je me laisse aller, mon cher ami, mais tu me comprends. J'en ai pour preuve la svelte aiguière qui se profile sur mon mur et l'inappréciable paroissien de faïence d'un émail pur comme le cristal. A bientôt, merci. Merci encore, à bientôt.

Ton reconnaissant

GARDILANNE.

Un an se passa de la sorte pendant lequel Dalègre, qui avait pris goût à cette chasse nouvelle, fit quatre envois successifs à Gardilanne, qui ne manqua pas de lui témoigner sa reconnaissance et paya son ami en science céramique.

Fait particulier dans l'existence d'un chasseur! Dalègre, malgré l'ardeur qu'il mettait à poursuivre les lièvres et les chevreuils, n'oubliait pas Gardilanne et fouillait chaque village avec l'audace d'un soudard à qui le pillage est permis.

Ce fut une occupation nouvelle pour Dalègre. Naturellement obligeant, il était heureux des petits bonheurs du chef de bureau et montrait ses lettres dans la ville, y mettant, sans s'en douter, un grain d'amour-propre ; car Gardilanne, le maître en objets d'art, le traitait en élève dévoué, l'accablait de compliments sur ses heureuses découvertes et le sacrait connaisseur émérite.

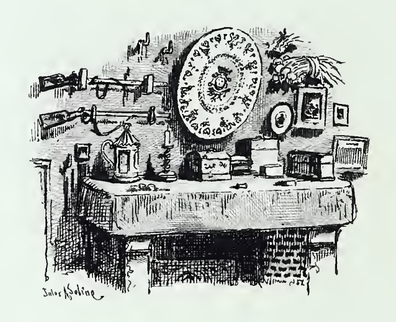
Il en est des passions innocentes comme des frêles plantes qui s'accrochent à un chêne, entourent le tronc, se développent, grimpent aux branches, y attirent de nombreux animalcules et finissent par vaincre le géant superbe, roi de la forêt.

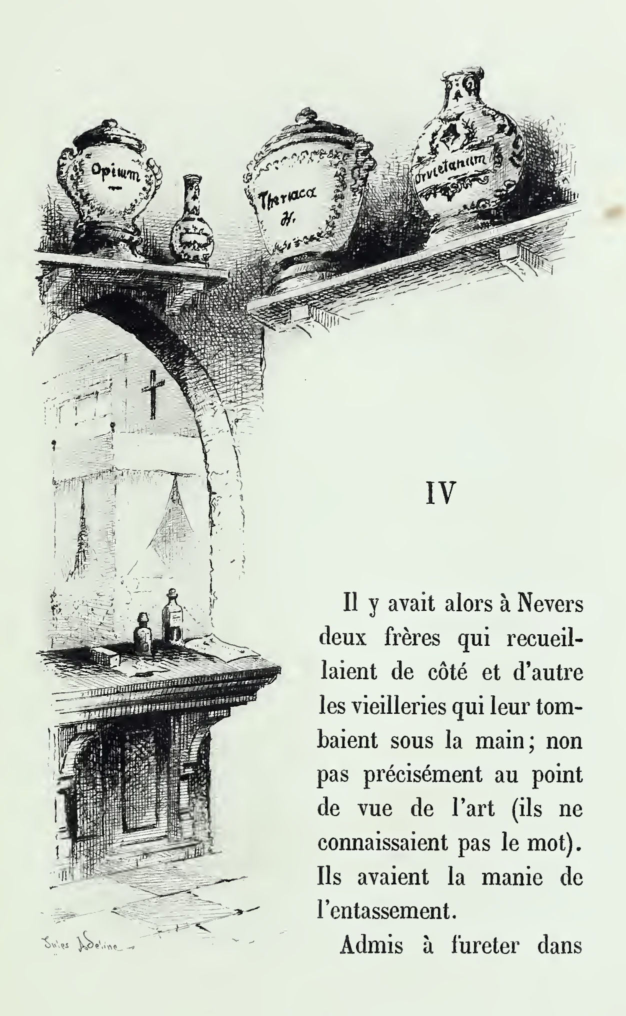
Dalègre ne remarqua pas tout d'abord que la poursuite des cerfs et du menu gibier l'enthousiasmait moins que jadis, et que petit à petit ses yeux s'habituaient à réfléchir intérieurement des faïences aux couleurs réjouissantes.

Maintenant il trouvait un intérêt suprême à jeter un coup d'œil dans chaque chaumière, du côté du dressoir, pour s'assurer que quelque pièce importante, provenant peut-être du pillage d'un château pendant la Révolution, n'était pas accrochée au-dessus de la cheminée : ainsi il avait envoyé à Gardilanne, sans y prêter attention, un pot sur lequel étaient gra-

vées des armoiries qui firent écrire au collectionneur deux pages enthousiastes, et, depuis, Dalègre était à la poursuite de la vaisselle blasonnée, d'autant plu vivement que ces sortes de marchés avec les paysans exigent une diplomatie dans laquelle l'habitant des villes a besoin de déployer toute sa finesse.

Petit à petit, Dalègre fut atteint de la maladie parisienne du bric-à-brac. Gardilanne avait jeté une graine de sa propre passion dans l'esprit de son ami, où jusqu'alors s'agitaient d'autres passions : la graine avait germé, commençait à poindre et devait donner de larges feuilles qui étoufferaient les passions voisines.





IV

Il y avait alors à Nevers deux frères qui recueillaient de côté et d'autre les vieilleries qui leur tombaient sous la main; non pas précisément au point de vue de l'art (ils ne connaissaient pas le mot). Ils avaient la manie de l'entassement.

Admis à fureter dans

les maisons de leurs connaissances, ils en sortaient rarement sans emporter quelque objet ancien et délabré.

Les messieurs Matra tenaient de la pie pour la passion qu'ils avaient de remplir leur grenier de toute chose hors de service : paravents crevés, boiseries vermoulues, vieilles mouchettes, livres dépareillés, portraits de famille rongés par les rats et autres objets de même valeur.

Poussés par un âpre instinct, ils étaient gens à ramasser des coquilles de noix, s'ils s'étaient doutés que le bois offre aux êtres patients une surface pour la sculpture. Malgré la casse, l'égueulement et la moisissure, la qualification d'*ancien* pour les frères Matra commandait le respect, la conservation.

La majeure partie de leurs trouvailles consistait naturellement en tessons de faïences nivernaises. Dalègre alla les visiter et fit montre de connaissances si variées en cette matière, qu'il étonna les deux frères qui n'avaient jamais vu en lui qu'un homme de plaisir.

Dalègre ne cacha pas l'origine de sa science et en rapporta tout l'honneur à Gardilanne, qui, à mesure qu'il lui expédiait quelques pièces, lui en donnait

l'origine et lui faisait remarquer divers détails auxquels un ignorant ne s'attache pas.

Les Matra firent la grimace, troublés par cette science.

— Me tromperais-je dans mes attributions? demanda Dalègre qui ne demandait pas mieux que de reconnaître ses erreurs.

— Non, cependant....

— Quoi?

— Combien vendez-vous ces faïences à monsieur Gardilanne?

— Vendre! s'écria Dalègre surpris; je lui en fais cadeau. N'est-il pas mon ami?

— Oui, mais...

— Je crois faire plaisir à Gardilanne.

— Certainement, vous lui faites plaisir, reprirent les Matra; il n'y a pas à en douter. Mais défiez-vous des Parisiens : ce sont des gens d'une ingratitude sans pareille!

— On voit, dit Dalègre, que vous n'avez pas lu les lettres de Gardilanne.

— Votre ami le collectionneur vous paye en compliments, et il se rit de vous en arrière, monsieur Dalègre; car on n'a jamais vu ruiner sa province pour faire plaisir à un Parisien.

— Ruiner sa province! s'écria Dalègre.

— Alors vous ignorez ce qui se dit dans la ville, et il est bon de vous en avertir, monsieur Dalègre. Monsieur Boscus, l'honorable président du tribunal, qui, lui aussi, recherche les belles pièces de faïence, vous traitait de *ravageur*, l'autre soir, à la soirée du préfet.

— Ravageur! répliqua Dalègre.

— Le mot est dur mais juste, et comme tous les coups de monsieur le président Boscus portent, seriez-vous content, dans une ville trop facile à accepter les surnoms dérisoires, de rester désigné à jamais sous le titre de Dalègre-le-Ravageur?

— Quelle plaisanterie! dit Dalègre inquiet, car il était voisin d'une vieille demoiselle nommée *Hermine*, mauvaise langue d'ailleurs, qui, s'étant permis quelques propos sur le compte du président Boscus, avait été affublée par le vindicatif magistrat du sobriquet de *Vermine*.

Aucune amabilité de la part de la vieille demoiselle ne put enlever ce surnom. Hermine elle était née, Vermine elle mourrait.

Les frères Matra, voyant que Dalègre se grattait l'oreille à l'endroit où une puce invisible le piquait, continuèrent :

— Monsieur Boscus disait encore : Si monsieur Dalègre collectionnait pour lui, il serait dans son droit ; mais dépouiller sa ville natale de ses richesses pour les envoyer à un Parisien qui les revendra n'est pas le fait d'un bon concitoyen.

— Gardilanne vendre ses faïences ! Jamais !

— Les Parisiens n'ont pas l'amour de la conservation. Monsieur le président Boscus faisait remarquer, à ce propos, qu'ils changent de rois comme de chemises. Les gens qui ne témoignent pas d'attachement à leurs souverains ne sont guère plus empressés de conserver des faïences.

Cette conversation avec les messieurs Matra porta coup et laissa Dalègre indécis sur la conduite à suivre dès lors avec Gardilanne, à qui il avait annoncé de futurs envois plus importants encore que les précédents.

Dalègre, maintenant, connaissant les bons coins, avait déniché de nouvelles faïences et se préparait à les obtenir par toutes sortes de diplomaties ; mais comme il craignait l'opinion publique, qui l'avait traité, jusque-là, en enfant gâté, il alla rendre visite au président Boscus.

Le magistrat ne parla au collectionneur ni de faïences ni de Gardilanne, et Dalègre, en homme bien

appris, attendit une accusation plus en règle avant de se défendre.

Il cherchait du coin de l'œil les fameuses pièces dont s'entourait le magistrat, espérant en quelques mots manifester ses regrets d'avoir trop sacrifié à l'amitié; mais la collection du président Boscus n'était pas étalée sur les murs.

Au moment de sortir :

— Vous ne vous mariez pas, monsieur Dalègre? lui demanda le juge.

— Je n'y ai pas encore songé, monsieur le président.

— Vous faites, cependant, bien des ravages dans les cœurs de nos jolies femmes.

Ce mot de *ravages* frappa Dalègre, qui crut à une allusion.

— Je m'occupe actuellement de faïences, dit-il, espérant que l'hameçon ferait parler le juge.

— Oui, oui, dit le président Boscus d'un ton qui indiquait une sorte de réserve.

— Et je vais faire disposer ma maison pour aménager ma collection.

— Très bien, monsieur Dalègre.

— Un peu inoccupé jusqu'ici, j'ai un but désormais.

— Je vous en félicite, monsieur.

Dalègre trouva le président poli mais froid.

— Monsieur Boscus est trop bien élevé pour m'accabler de reproches, pensa-t-il ; au fond il me garde rancune.

L'idée d'être en butte aux hostilités d'un personnage si considérable tracassa Dalègre jusqu'à ce qu'il eût trouvé un palliatif. Dès lors il suivit assidûment les audiences de police correctionnelle pour se faire remarquer du président Boscus.

Pendant que les avocats plaidaient, Dalègre faisait mine de sommeiller ; mais c'étaient les yeux grands ouverts, la physionomie attentive, le nez aux aguets, que Dalègre recueillait comme la manne les résumés du verbeux président.

Comédie pénible, que l'exemple d'Hermine-Vermine semblait rendre nécessaire ; elle était toutefois fatigante pour un homme qui aimait l'indépendance, le plein air, et en qui la passion de la chasse avait développé le goût des longues marches dans la campagne.

Sous les fenêtres du tribunal donne une esplanade ombragée de beaux arbres. Dalègre y faisait de longues factions, espérant que le président Boscus viendrait s'y délasser des fatigues de l'audience.

Avec adresse, Dalègre, rencontrant le magistrat « par

hasard », pousserait la conversation sur le terrain de la faïence. Monsieur Boscus n'avait pas rendu à Dalègre sa dernière visite! Événement qui, dans les petites villes, équivaut à une déclaration de guerre et donne naissance à des rancunes acharnées.

L'esprit de Dalègre n'avait jamais autant travaillé. L'homme se sentait devenir retors comme un procureur; peut-être les causes qu'il entendait plaider depuis trois mois poussaient-elles Dalègre dans la voie ambiguë où le sens droit des choses se perd. Toutefois, fatigué d'assister à de fastidieuses audiences de police correctionnelle, Dalègre jugea bon de se retremper au sein de la nature et il partit, heureux de se débarrasser de la nauséabonde odeur de tribunal attachée à ses habits.

Le souvenir de Gardilanne, qui se présenta tout à coup à son esprit, lui porta bonheur. S'étant reposé un jour dans une auberge d'une longue course matinale, Dalègre aperçut, sur le manteau de la cheminée, une ancienne gourde de faïence d'une couleur réjouissante. Les bleus, les jaunes et les verts formaient un mariage de colorations, gai comme le trio d'un ancien menuet.

Sur la panse de la gourde étaient représentées deux femmes du peuple qui se prenaient aux cheveux et se

gourmaient violemment, comme pour le plaisir d'un chasseur en habit vert-pomme qui, accompagné de son chien jaune, regardait la scène.

La science épigraphique avait prêté son concours à l'ornementation de la gourde : — *Gare à ta tignasse!* — *Tiens, voilà pour toi, morue!* était l'aimable conversation à laquelle se livraient les deux commères sans écouter le — *Paix donc, mesdames!* que faisait entendre le pacifique chasseur coiffé d'une casquette bleue à soufflets.

En d'autres circonstances Dalègre n'eût prêté qu'une médiocre attention à cette peinture de mœurs populaires; mais, chose bizarre, l'image de Gardilanne, profilée dans son cerveau, se fondit graduellement, et à la place des contours affaiblis du collectionneur parisien apparut le président Boscus.

La vue de la gourde, amenant dans la pensée le souvenir du magistrat par un trait d'union mystérieux, était un avertissement presque aussi précis qu'une trace de pattes de chevreuil sur la terre humide.

Dalègre suivit la piste.

Arbitre suprême dans les querelles féminines qui aboutissaient à sa juridiction, le président ne devait-il pas, mieux qu'un autre, comprendre le symbolisme de cette gourde et reconnaître l'hommage délicat d'un de

ses concitoyens qui lui en ferait don pour joindre à sa collection de faïences?

Dès le même soir Dalègre fit porter au magistrat la faïence par sa servante, sans y joindre un mot.

— Je verrai à la prochaine audience, se dit-il, l'effet qu'aura produit mon cadeau.

Le lendemain, le président Boscus monta sur son siège et rendit un arrêt juste, mais que Dalègre trouva sévère. L'envoi de la gourde ne semblait pas avoir humanisé le magistrat.

Bien certainement le juge n'était pas sans remarquer Dalègre, assis à l'une des places les plus visibles du prétoire; aucun coup d'œil particulier ne témoigna que M. Boscus était reconnaissant du don fait à la justice dans la personne de son chef.

Dalègre, inquiet, ne savait comment rattacher un maillon à la chaîne rompue de ses relations avec le magistrat.

Heureusement, à quelque temps de là, un de ses fermiers, en retard pour ses payements, le trouva dans un état d'irritation qui fait que les meilleurs naturels deviennent acerbes. Dalègre s'emporta. Le paysan traita son propriétaire avec si peu de respect que l'autre lui intenta une action judiciaire. Occasion toute naturelle de se trouver en rapports avec le président.

Dalègre alla lui rendre visite et s'excusa d'avoir envoyé un souvenir au chef du parquet appelé à devenir arbitre suprême dans sa cause.

— C'est vous, demanda le président, qui m'avez envoyé cette bouteille?... Dans quel but?

Dalègre dit qu'il avait voulu augmenter la collection d'un homme pour lequel il éprouvait une estime particulière.

— Mais je n'ai pas de collection! s'écria M. Boscus.

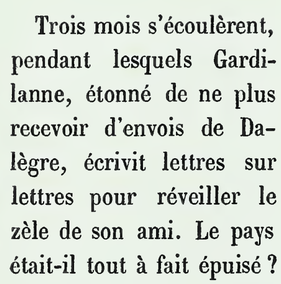
Dalègre s'aperçut alors qu'il était victime des frères Matra, qui lui avaient tendu un piège pour l'empêcher à l'avenir de recueillir des objets curieux et de leur faire concurrence.

Mais il était difficile de s'opposer à cette passion envahissante. A cette heure, Dalègre, devenu collectionneur fanatique, entendait sans cesse une voix qui lui commandait de sacrifier Gardilanne. Le Parisien apparaissait dans une sorte de miroir magique grossissant les mauvais instincts des gens de la capitale.

D'un autre côté, Dalègre sentait des bouffées d'amour-propre l'envelopper. Ses connaissances, tournant au profit d'un cabinet, attireraient les touristes et sans doute lui vaudraient l'honneur d'être mentionné dans l'Annuaire du département. Les hommes ont à

leur service mille raisons captieuses pour colorer leurs passions, retirer leur parole donnée, rompre une liaison et sacrifier leurs meilleurs amis.





V

Trois mois s'écoulèrent, pendant lesquels Gardilanne, étonné de ne plus recevoir d'envois de Dalègre, écrivit lettres sur lettres pour réveiller le zèle de son ami. Le pays était-il tout à fait épuisé ?

Cette dernière raison frappa particulièrement Dalègre et le poussa à une de ces ruses communes entre collectionneurs.

Non seulement la faïence n'était pas épuisée ; au

contraire, elle semblait sortir à profusion de dessous terre. L'éveil étant donné sur tous les points par Dalègre, il n'était pas de jour où un paysan ne lui apportât quelque pièce rare que le nouveau collectionneur payait généreusement, avec l'arrière-idée, familière à certains amateurs, de placer ainsi son argent à de gros intérêts.

Dans le nombre se trouvaient des faïences sans importance, des poteries populaires d'un vil prix. Dalègre les tria, en fit deux lots et expédia le plus mauvais à Gardilanne.

Gardilanne décloua la caisse avec une impatience fébrile, prit d'infinies précautions en dépaquetant les objets et fit la grimace en présence de semblables misères. A peine un grossier bouilli à ce gourmet qui se faisait fête de déguster de délicats morceaux! Cependant il fallait payer de mine et ne pas faire le dégoûté.

En remerciant son ami d'avoir pensé à lui, Gardilanne ne pouvait s'empêcher de lui marquer quelque désillusion; toutefois il espérait encore que le hasard ferait découvrir dans l'avenir quelque objet curieux, et il priait Dalègre de ne pas l'oublier au cas échéant.

M. Sauvageot me signale, ajoutait Gardilanne, l'existence d'un violon de faïence qu'un vieillard prétend avoir vu jadis

dans le Nivernais. Ce serait une pièce unique en céramique. Aurais-tu entendu parler de la singularité? Inquiète-t'en, je t'en prie, par amour de l'art. J'avoue que la révélation d'un violon de faïence m'a empêché de dormir ; j'entendais Paganini en tirer des sons aussi clairs que l'émail lui-même. Parle en tout lieu, cher ami, du violon de faïence ; vois les gens âgés du pays, réveille leur mémoire. Si cet instrument merveilleux existe, tu dois le trouver, tu le trouveras.

— Je te jouerai un air de violon de faïence, s'écria Dalègre qui devenait plus perfide qu'Iago.

Et il répondit aussitôt une lettre hypocrite, dans laquelle il déplorait le peu de valeur des objets de la dernière expédition, ayant voulu seulement faire preuve de bonne volonté.

Quant au violon de faïence, Dalègre n'en avait jamais entendu parler ; mais il existait chez un amateur, lui avait-on dit dans la ville, des assiettes de la fin du dix-septième siècle, où, sous des *brunettes* à Philis, était notée une sorte de plain-chant. Malheureusement ce collectionneur, d'une humeur de dogue, ne laissait pénétrer personne chez lui.

Dalègre parlait savamment de ces assiettes, car il en avait acquis récemment deux, dont l'une était consacrée à une chanson à boire, l'autre à une pastorale avec musique de Mondonville.

Tout en les regardant, le Nivernais riait sournoisement du bon tour qu'il venait de jouer à Gardilanne; l'élève était d'autant plus fier qu'il avait trompé le maître.

A cette heure, Dalègre se frottait les mains, en se promenant dans son cabinet qui s'enrichissait tous les jours de faïences rares, et il se regardait comme un être naïf d'en avoir tant expédié à Paris; mais toute science se paye par des sacrifices.

C'était poussé par Gardilanne qu'il avait fait son éducation, et Dalègre n'eût pas compris le charme de ces pièces s'il ne les eût pourchassées, marchandées, maniées.

Cependant il s'inquiétait actuellement du violon de faïence dont Gardilanne lui avait communiqué l'idée fixe; il se passait rarement un jour sans qu'il demandât aux gens de Nevers et des environs s'ils avaient jamais eu connaissance d'un si rare instrument.

Quelques-uns regardaient Dalègre comme un mauvais plaisant; d'autres le plaignaient de se repaître de telles chimères.

Mais comme Dalègre se jetait dans la manie de la collection avec l'ardeur d'un homme de trente-cinq ans qui se cramponne à une réalité après avoir

usé de plaisirs factices, le Nivernais, sans se soucier de ses déconvenues, poursuivait patiemment ses perquisitions, continuait ses demandes incessantes et ne s'inquiétait guère de l'opinion qu'on professait sur son compte.

Il finit par rencontrer un des plus anciens *patouilloux* du pays, qui avait longtemps exercé la profession d'ouvrier faïencier.

— Quoique je n'aie point connaissance d'un violon de faïence, dit le vieux potier, il ne serait pas impossible qu'il ait existé....

Le brave homme réfléchissait.

— Ce doit être probablement une pièce de maîtrise que les ouvriers habiles fabriquaient pour prouver leur savoir.

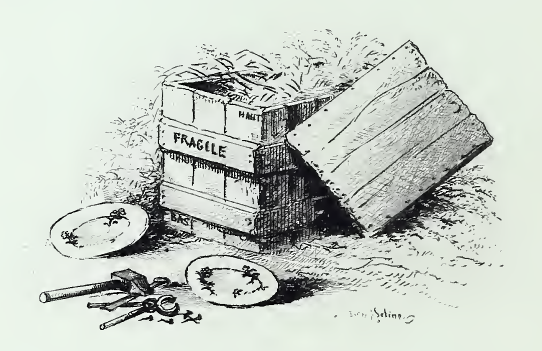
— Ah! dit Dalègre mordant à l'hameçon.

— Mais vous aurez de la veine, monsieur, si vous trouvez une pareille pièce.

Dalègre fut ravi du renseignement. Enfin il avait mis la main sur un être qui ne mettait pas absolument en doute l'existence du violon de faïence!

Pour s'en décharger l'esprit, il fit connaître à Gardilanne le résultat de sa conversation avec le vieil ouvrier. Continuant son système machiavélique, Dalègre envoya au chef de bureau un second tas de poteries

médiocres, fêlées, raccommodées, des tessons pour tout dire, certain que cette vile *terraille* empêcherait désormais son ami de le poursuivre de ses indiscrètes demandes.



VI

Quoiqu'il ne fût pas méchant, Dalègre riait dans sa barbe de la déconvenue de Gardilanne en ouvrant la caisse; car la manie de la collection rend égoïste, et l'heureux naturel de Dalègre se teintait peu à peu de ce vice.

Huit jours après, Dalègre en avait du regret, ne recevant pas de réponse de Gardilanne,



si poli d'habitude. Le chef de bureau avait-il compris la ruse d'un rival ? N'était-il pas blessé du procédé ?

L'envoi de ces mauvais tessons, cousus les uns aux autres par de grossières attaches de fil de fer, avait peut-être fait perdre à Dalègre une de ces anciennes affections que, malgré tout, il en coûte de briser. Quoi que fît le Nivernais pour oublier cette rupture, un remords pesait sur sa conscience. Toutefois il n'en continuait pas moins ses recherches et courait la campagne des environs, méritant désormais le surnom de Dalègre-aux-Faïences, que les gens de la ville lui avaient appliqué, aussi bien par malice que pour le distinguer des autres Dalègre du pays.

Un soir qu'il revenait d'une de ses chasses, le carnier chargé de faïences, la vieille Marguerite, sa servante, lui dit :

— Monsieur, j'oubliais de vous remettre une lettre arrivée ce matin.

— Tout à l'heure, répondit Dalègre fort occupé à ranger sur une étagère les objets qu'il rapportait, et dont il voulait se donner le spectacle pendant son souper.

— Très bien ! s'écria-t-il après avoir accroché ses richesses à la muraille, très bien !

Se reculant pour jouir de l'effet produit par les faïences :

— Marguerite, comment trouves-tu ces admirables pièces ?

— Monsieur, je ne m'y connais pas.

— Tu es jalouse, Marguerite, tu voudrais avoir de pareilles assiettes dans ta cuisine.

La vieille haussait les épaules en souriant.

— Peut-on dépenser son argent à de pareilles choses !

— Sotte !

— Monsieur sait bien que je n'ai pas d'éducation.

Dalègre se promenait de long en large dans la chambre, pendant que la domestique disposait le souper sur la table.

— Appeler *choses* un art princier !

— Que voulez-vous, monsieur, les gens de chez nous aiment mieux la porcelaine blanche.

— Tes paysans sont des ignorants ; mais ils ne m'en font pas moins aujourd'hui payer leurs faïences fort cher.

Pendant que Dalègre mangeait avec un vif appétit, aiguisé autant par les courses dans la campagne que par la joie de ses trouvailles :

— Et la lettre, monsieur?

— Je l'oubliais, en effet : donne-la-moi. Enfin, Gardilanne veut bien me répondre... Il me fait des reproches, j'en suis certain.

Dalègre tournait la lettre dans les mains sans l'ouvrir, regardant l'écriture et l'adresse comme si les caractères devaient lui révéler les phrases intérieures.

— Voilà, dit-il, des récriminations qui vont gâter mon souper. Certainement Gardilanne m'accable de son mépris.

— Eh bien, monsieur, vous ne lisez pas la lettre de monsieur Gardilanne? dit la vieille servante, qui se mêlait volontiers des affaires de son maître pour l'avoir servi depuis son enfance.

— Tout à l'heure, Marguerite; j'ai peur....

— Est-ce qu'il serait arrivé malheur à ce bon monsieur Gardilanne?

Tout en dévorant une tranche de pâté :

— Pourquoi ne sais-tu pas lire, Marguerite? disait Dalègre.

— C'est de la faute de mes parents, monsieur; j'en ai honte tous les jours.

— Tu aurais lu d'abord la lettre.

— Moi! s'écria Marguerite touchée de cette preuve de confiance.

— Et s'il y avait quelque parole qui dût me peiner, tu me l'annoncerais avec précaution.

— Monsieur est impatientant ; à sa place, je n'en ferais ni une ni deux, je voudrais savoir tout de suite s'il y a du bon ou du mauvais. Tenez, monsieur, lisez vite, dit Marguerite, qui, outrepassant ses pouvoirs, avait déchiré l'enveloppe et présentait la lettre à son maître.

La fourchette d'une main, la lettre de l'autre, Dalègre engouffrait un énorme morceau de pâté, pendant que ses yeux indécis suivaient les caractères de l'écriture.

— Ah ! s'écrie-t-il tout à coup, poussant un grand cri et laissant tomber sa fourchette.

— Qu'y a-t-il, monsieur ?

Dalègre se lève de table.

— Marguerite, je suis perdu !

Il court au dressoir, enlève les faïences précipitamment.

— Vite, Marguerite, cache cela !

Il arrache en même temps les clous qui servaient à accrocher les objets.

— Que faire ? s'écrie Dalègre, que faire ?

Il prend un flambeau et grimpe l'escalier en disant :

— La chambre bleue en est pleine.

La vieille servante le suit tout ébahie.

Tous deux arrivent à l'appartement. Dalègre pousse un profond soupir :

— Jamais je ne pourrai faire disparaître la trace de ces faïences. Marguerite, quelle heure est-il ?

— Dix heures viennent de sonner au coucou de la cuisine, monsieur.

— C'est impossible, il n'y faut pas songer, s'écrie Dalègre hors de lui, courant de la chambre bleue au salon, du salon à son cabinet, jetant partout des regards effarés.

— Mais, monsieur?... demande la vieille sans pouvoir obtenir d'explications.

Tout à coup Dalègre s'arrête.

— Marguerite, Gardilanne vient à Nevers.

— Et voilà ce qui met monsieur à l'envers? Ah! que je suis contente de voir l'ami de monsieur!

— Je suis perdu, Marguerite!

— On dirait que monsieur a commis un crime.

— Pourquoi ne m'as-tu pas remis la lettre ce matin? demande Dalègre.

— Monsieur était parti à la chasse aux tessons.

— Ah! ces faïences! ces faïences! s'écrie Dalègre; il ne faut pas que Gardilanne les soupçonne ici; jamais il ne me pardonnerait.

— Pourquoi monsieur veut-il les cacher à son ami? demande Marguerite.

— Je n'ai pas d'explication à te donner, reprend Dalègre agacé. Avant peu Gardilanne sera ici.... Il faut que tout soit déménagé.

— Tous les pots? Il y a de quoi en emplir deux charrettes.

— Qu'il n'en reste pas trace quand Gardilanne arrivera.

— Mais, monsieur, la diligence sera sur la place dans une heure.

— Dépêche-toi.

— Seigneur! si je sais par où commencer! soupire Marguerite.

— Déménage la chambre bleue, où doit coucher Gardilanne; vite, nous n'avons pas une seconde à perdre.

— Où logera-t-on les faïences?

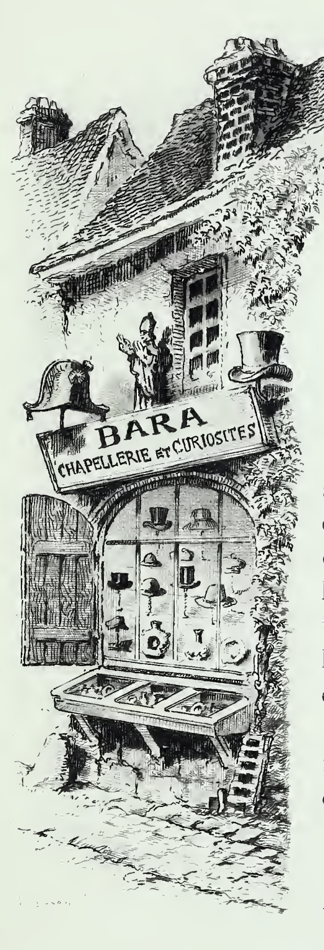
— Où tu voudras.

Cependant Dalègre reprenait son sang-froid, mettait en ordre la chambre bleue et ordonnait à sa servante de déposer les faïences dans le salon; sous aucun prétexte Gardilanne n'y devait entrer le soir de son arrivée, non plus que dans les autres pièces contenant des objets de curiosité accrochés aux murs.

La nuit, pendant que Gardilanne, fatigué de la route, prendrait du repos, Dalègre aiderait Marguerite à ranger toutes ses richesses dans le cellier, et il lui faisait jurer, sous peine d'être chassée immédiatement, de ne pas révéler le mystère à Gardilanne.

— Bien sûr, monsieur, j'en ferai une maladie, s'écria la vieille servante, qui réellement, depuis l'invasion de la faïence, succombait sous la besogne.





VII

A l'heure précise, la sonnette se fit entendre, et Gardilanne sautait au cou de Dalègre qui se laissait embrasser en détournant la tête, ayant la pudeur de ne pas rendre un baiser de Judas.

— Tu es étonné de me voir, n'est-ce pas, cher ami?

— J'ai reçu ta lettre seulement tout à l'heure. As-tu besoin de souper?

— Je mangerai volontiers un morceau.

Pendant le repas, Gardilanne disait :

— J'ai obtenu enfin un congé de six semaines chaque année, grâce à ma collection que mon ministre est venu visiter.... Avec mon congé, il m'a donné la mission de visiter les différents pays qui ont été le siège d'industries artistiques. Je débute par Nevers, et je veux te remercier d'abord, mon cher ami, des richesses que tu as ajoutées à mon cabinet.

— Le dernier envoi était quelque peu mesquin, dit en balbutiant Dalègre qui ne cherchait qu'à se justifier.

— Très important, au contraire, c'est ce qui m'a poussé à venir. Tu m'as envoyé un bijou sans le savoir.

— Un bijou ! dit Dalègre inquiet.

— Un fragment merveilleux, daté et signé d'un Italien, le chef sans doute des ouvriers attirés ici par le duc de Nevers.

— Ah! reprit Dalègre soucieux.

— Une admirable découverte ! Donne-moi ta main que je la serre encore.

Dalègre osait à peine confier sa main moite.

— Ce fragment, dont tu ne pouvais deviner l'im-

portance, a fait sensation à Paris parmi les amateurs... C'est évidemment la plus belle pièce de ma collection.... Si le reste de l'envoi était sans importance, un tel morceau te classe désormais parmi les gens de tact.

— Au diable le tact! pensait Dalègre.

— Mais je ne suis pas un ingrat, et quand tu viendras à Paris, tu verras, au-dessous de ce ravissant spécimen, une petite pancarte sur laquelle est écrit : *Donné par mon excellent ami Dalègre, de Nevers.*

— Comme j'ai prudemment agi, se disait Dalègre, de mettre mes faïences à l'abri des regards de cet accapareur!

Le souper terminé :

— Demain, dit Gardilanne, nous ferons une battue dans la ville.

Dalègre frissonna.

— Il n'y a rien à trouver à Nevers, dit-il.

— Et les marchands?

— A l'exception du chapelier Bara, qui joint à son commerce des *panas* sans intérêt, nous n'avons pas de magasin régulier de curiosités.

— Et les amateurs?

— Nous manquons de collectionneurs ici.

— Je croyais que tu m'avais parlé, dans une de tes dernières lettres, d'un certain possesseur d'assiettes à musique.

— Oui... j'oubliais.... Cet amateur est mort, dit Dalègre entrant dans la voie du mensonge.

— Bon! s'écria Gardilanne, sa collection sera vendue.

— Je ne le pense pas.... La collection est échue naturellement aux héritiers.

— Ils s'en déferont volontiers.... Quels sont ces héritiers ?

Dalègre eût cherché un alibi pour détourner une accusation de meurtre suspendue sur sa tête, qu'il n'eût pas été en proie à une plus vive anxiété.

— Je ne connais pas les héritiers, dit-il ; je sais seulement qu'ils ont tout emporté.

— On peut se procurer leur adresse?... Ils ont chargé de leurs intérêts un notaire?

— Sans doute ; mais, n'étant pas du pays, ils sont partis sitôt la succession réglée.... Ils habitent, m'a-t-on dit, un petit village dans les montagnes des Pyrénées.

— Et tu as laissé partir, chargés de faïences précieuses, des montagnards ignorants!... Quelle faute, si tu étais collectionneur!

Dalègre respira. Il n'inspirait aucun doute à son ami.

— Demain, reprit Gardilanne, tu pourras sans doute disposer de quelques instants pour me conduire au musée?

— Peuh! un bien chétif musée.

— On m'avait dit qu'il était curieux.

— Vous êtes des enthousiastes, à Paris. Mais tu dois être fatigué?

— Je causerais faïence toute la nuit.

— Je vais te conduire à ta chambre, dit Dalègre en se levant pour donner à son ami le signal de la retraite.

Arrivé à la chambre bleue :

— Bonsoir, cher ami, dit Dalègre, dors bien.

— Je suis donc à Nevers! s'écrie Gardilanne en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Bonne nuit.

— Assieds-toi un moment.... Voit-on le palais ducal d'ici? demande Gardilanne.

— Non, ma maison est à l'opposé.

— Tant pis, j'aurais voulu qu'en ouvrant la fenêtre, le matin, ma première pensée fût dirigée vers la demeure des Gonzague, qui dotèrent la France de l'admirable industrie de la faïence.... Ta servante a l'air bonne personne....

Dalègre s'efforçait de saisir quel enchaînement pouvait exister entre le duc de Nevers et la vieille Marguerite.

— Je n'ai pas à me plaindre de son service, dit Dalègre.

— Marguerite est du pays? reprend Gardilanne.

— Elle est née à Ligny-le-Châtel.

— Ah! mon ami, quelle bonne fortune m'a décidé à venir! Rencontrer aussitôt à mon arrivée quelqu'un né à Ligny-le-Châtel.... L'endroit est pointé sur ma carte.... Je veux te la montrer.

Quoique Dalègre assurât qu'il était très tard, Gardilanne débouclait sa malle et en tirait une carte de géographie qu'il étalait sur la table.

— Tous ces points rouges indiquent le siège d'industries céramiques.... Voilà Ligny-le-Châtel. En 1760 une fabrique de faïences y était établie. On doit certainement trouver des pièces curieuses dans les maisons du pays.... Si tu faisais monter Marguerite!

— Marguerite est couchée.

— Vous ne pensez donc dans ce pays qu'à dormir, disait Gardilanne en se levant de son fauteuil.

Comme il arpentait la chambre :

— Demain, ajouta-t-il, envoie-moi Marguerite à la première heure.... J'ai à lui parler....

— Elle est incapable de te répondre, dit Dalègre frissonnant d'inquiétude.... Tu n'as pas remarqué que Marguerite est sourde ?

— Sourde! Sa physionomie n'annonce pas une pareille infirmité...

— Je n'aurais pas gardé la pauvre femme, si je n'étais guidé par un sentiment d'humanité.... De plus, ajoute Dalègre, ma servante est bornée et ne comprend rien à la céramique.... Si tu voyais le mépris avec lequel Marguerite regarde les faïences que je rapporte.... Ah!

Dalègre pousse un cri. Il a dévoilé son secret! Gardilanne, étonné, le regarde.

— J'entends les faïences que je rapporte pour toi, dit Dalègre avec une bouche tordue par le mensonge.

— Ceci ne m'empêchera pas de retourner à Paris par Ligny-le-Châtel.

— Mon cher ami, décidément bonsoir, dit Dalègre en ouvrant la porte.

Il reste un instant sur le palier, écoute les allées et venues de Gardilanne dans la chambre et ne se retire que quand le filet de lumière a cessé de passer sous la porte du fâcheux.

Cependant le danger devenait imminent. Il fallait prendre un parti.

— Demain, au petit jour, dit Dalègre à sa servante, Gardilanne t'appellera.

— Qu'est-ce que l'ami de monsieur prend le matin ?

— Il prendra l'air.

— Comment, pas seulement une tasse de café au lait?

— Je m'occuperai plus tard de ce détail.... J'entends que tu ne répondes pas à Gardilanne quand il t'appellera....

La vieille servante écoutait avec des marques d'ahurissement.

— Si Gardilanne te fait des signes, tu le serviras. S'il te parle, tu n'entendras pas.

— Mieux vaudrait être sourde, monsieur.

— Tu l'es, tu es sourde !

Marguerite regardait son maître avec les yeux égarés d'un malheureux qui voit un sorcier le cribler de sorts. Instinctivement elle portait la main à ses oreilles.

— Tu aimes à parler, je le sais.... Eh bien, le soir, nous causerons tant qu'il te plaira, mais seulement le soir... Dans le jour, je te charge de la surveillance de Gardilanne.... Fais attention à ses actes, à ses gestes, à ses mains, à ses poches.... Mais ne parle pas,

prends une mine indifférente.... Que Gardillanne ne se doute pas qu'il est observe.

Jamais tant de points d'interrogation n'étaient entrés dans l'entendement de la vieille servante.

Dalègre fut heureux de cette stupéfaction et se plut à l'augmenter.

— Un être, disait-il, qui en veut à mon repos, à mon bien ! Qui paye son hospitalité en remplissant d'inquiétudes un intérieur où je vivais si tranquille avec ma brave gouvernante ! Un personnage avide, qui entend dépouiller à son profit les Nivernais et les Bourguignons.... Mais nous sommes bons, n'est-ce pas, Marguerite?

La vieille servante commençait à prendre Gardilanne en exécration.

— Demain, mon enfant, dit Dalègre flattant Marguerite, réveille-toi avec la pensée que tu es absolument sourde; de là dépend dans l'avenir la santé de ton maître.

Alors Dalègre fit signe à sa bonne de le suivre dans le salon, où étaient empilées les faïences enlevées précipitamment de la salle à manger. Chacun, un grand panier à la main, le remplissait des principales pièces qu'il s'agissait de déposer dans le cellier, à l'abri des yeux de Gardilanne.

— Surtout, qu'il ne se doute de rien! s'écriait Dalègre à voix basse.

Avec mille précautions le maître et la servante descendaient et remontaient l'escalier, comme des voleurs s'introduisant la nuit dans une maison.

Une tension de nerfs particulière s'était emparée de Dalègre qui, descendant prudemment sur la pointe des pieds, sentait ses muscles se révolter contre les agissements d'un maître qui jusqu'alors ne les avait pas rendus complices de pareilles ruses; ils semblaient refuser leur concours habituel aux jambes devenues molles et cotonneuses.

Dalègre, la conscience aux abois, craignait que la Providence ne le châtiât en le faisant rouler du haut en bas de l'escalier avec les grands plats qu'il avait eu tant de peine déjà à sauver de la casse en voyage; mais il ne pouvait étouffer ce cliquetis particulier de la faïence qui eût réveillé Gardilanne mieux qu'un coup de tonnerre, car les collectionneurs ont, comme les avares, le sommeil léger.

Alors Dalègre allait coller son oreille à la porte de la chambre bleue, écoutant si son ami dormait, honteux du spectacle qu'il donnait à la vieille Marguerite qui jusque-là avait regardé son maître comme le plus loyal des hommes.

Le déménagement avait duré jusqu'à trois heures du matin.

Dalègre alla se jeter sur son lit, brisé par des émotions qu'il ne soupçonnait pas jusque-là.

L'amour de la propriété s'était éveillé en lui, depuis l'arrivée de Gardilanne, avec une force qui tenait de l'obsession.

Le provincial se sentait à la fois blessé dans son amour-propre et mordu par la jalousie : jaloux des richesses de Gardilanne, honteux de lui avoir envoyé, au milieu de tessons sans valeur, le précieux échantillon de faïence dont son ami faisait tant de cas, et que lui, Dalègre, n'avait pas compris.

Des questions sans nombre se pressaient dans son esprit.

Quelle durée de séjour prétendait faire Gardilanne à Nevers ?

Et dans quelle série de situations critiques il mettait Dalègre !

Chaque tournée que ferait Gardilanne dans la ville pouvait lui apprendre la vérité, à savoir que Dalègre possédait une importante collection. Il fallait donc suivre son hôte pas à pas, ne point le quitter plus que son ombre, détourner mille révélations indiscrètes pour lui cacher le mystère.

Plus Dalègre pensait à ces ruses, plus il craignait que sa passion de faïences ne fût dévoilée. Si Gardilanne demandait à les voir, était-il possible de lui refuser quelques pièces curieuses ?





VIII

Cette nuit vieillit d'un an le Nivernais, tant les soucis et les inquiétudes s'accrochèrent à sa pensée. Si Dalègre avait parfois goûté quelque satisfaction au sein de sa collection, il connaissait maintenant le triste envers de ces joies solitaires, et, quand le len-

demain matin il alla frapper à la porte de Gardilanne, ce fut avec un visage composé que Dalègre se présenta, se demandant si de subtils soupçons n'emplissaient pas la chambre bleue.

— Entre, cher ami, lui cria Gardilanne qui, enveloppé dans sa robe de chambre, avait ouvert toute grande la fenêtre et regardait les vieilles maisons de la ville.

— Comment ! déjà levé !

— Je sens la faïence, dit Gardilanne d'un ton qui fit blêmir Dalègre.

Il eut l'idée de se jeter aux pieds de son ami et de lui avouer qu'il le trompait ; mais Gardilanne avait ses moments plaisants qui lui permettaient de se railler lui-même et le *je sens la faïence* n'était qu'un propos en l'air.

— En regardant ton vieux quartier, continua Gardilanne, ces anciens hôtels, ces maisons à pignons, j'enviais le diable boiteux qui, soulevant les toits, pouvait voir ce que recèlent les greniers. Que de peintures, de tapisseries, de meubles anciens, de gaies faïences y sont entassés, dont on ignore la valeur et qui feraient ma joie !

— Ne t'illusionne pas, cher ami, dit Dalègre ; les marchands de Paris ont passé par Nevers et ont tout butiné.

— Bah! l'appât du gain conduit seul les chineurs, qui sans doute sont des gens futés; mais le but du véritable collectionneur étant plus noble, la Providence le récompense de ne pas faire servir ses facultés à de vils trafics. Là où le roi des chineurs a passé, je garantis que je trouverai encore à glaner, non pas seulement quelque objet sans importance, mais une merveilleuse pièce.

Dalègre secouait la tête d'un air de doute.

— Heureux homme! tu ne t'occupes pas de curiosités, dit Gardilanne. Sais-tu ce que c'est que l'idée fixe? Rêves-tu faïence?

— Je n'ai jamais rêvé faïence, répondit Dalègre. Je pose ma tête sur l'oreiller et ne fais qu'un somme du soir au matin.

Gardilanne fut tenté de traiter son hôte de provincial.

— Tant pis, ajouta-t-il, si cette noble passion te manque... Oh! se réveiller avec l'idée de découverte en tête, se coucher les yeux égayés par les rayonnements d'une faïence invisible!... As-tu jamais fatigué ceux qui t'entourent, les inconnus que tu rencontres, en leur parlant faïence?

Gardilanne s'animait et la figure de Dalègre reprenait des lignes plus tranquilles. Les paroles de son ami venaient de lui fournir une sorte d'alibi.

— On m'appelle dans la ville, dit-il, Dalègre-aux-Faïences ; c'est toi qui m'as valu ce sobriquet.... J'ai tellement obéi à ton programme, que chacun me croit moi-même un ardent collectionneur.

Gardilanne haussa les épaules, croyant à la naïveté des provinciaux.

— Je demandais aux gens de la ville comme aux paysans tant de renseignements, reprit Dalègre, qu'on s'est imaginé que les pièces achetées pour toi seul s'enfouissaient dans ma maison et que, dans un coin, étaient entassées toutes sortes de faïences hors de prix.

— Mon pauvre ami, que de mal je t'ai donné !

— Ne me remercie pas.... J'ai fouillé la ville et les faubourgs, ainsi que la campagne ; actuellement il n'y a plus rien.

— Rien, tu crois ?

— Rien, rien, rien.

— C'est fâcheux, dit Gardilanne d'un ton en apparence indifférent.... Ainsi, il ne faut pas songer à se procurer le plus petit spécimen ?

— Quelque pièce médiocre, peut-être. Si tu le désires, je te mènerai dans les villages des alentours ; nous ferons une battue.

Dalègre se dit qu'il conduirait Gardilanne dans les

endroits qu'il avait récemment mis à sec, afin que cette déconvenue fatiguât son ami.

— Quel jour se tient le marché à Nevers? demanda Gardilanne.

— Le mercredi et le samedi.

— Bon! j'ai mon plan.... Tu es chasseur, tu as dû prendre des alouettes au miroir?

— Quelquefois, dit Dalègre.

— Eh bien, en route, j'ai imaginé un miroir pour prendre les faïences.

— Tu dis?...

— Il ne s'agit que de se procurer quelques plats, quelques assiettes d'ancien Nevers. Je les étale en plein marché sur une table; à côté, le crieur public, tous les quarts d'heure, fait un roulement de tambour, amasse les paysans et annonce qu'ils peuvent apporter au prochain marché les anciennes faïences de leurs dressoirs, qu'on changera pour de bon argent.

— Oh! s'écria Dalègre épouvanté.

— Tu ne sembles pas approuver mon projet?

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

— Non, rien de plus sérieux.

— Mon cher Gardilanne, abandonne ce projet, je t'en prie.

— Pourquoi?

— Tu me perdrais de réputation à jamais dans Nevers.

— Quelle crainte bizarre !

— A Paris tu vis libre et indépendant, agissant à ta guise, sans que ton voisin s'inquiète de tes actions ; en province, cher Gardilanne, une pareille excentricité d'un homme qui est mon hôte retomberait sur ma tête...

— Je crois que tu t'exagères la portée de mon idée...

— Sans doute elle est piquante ; mais toi parti, les mauvais plaisants me feraient amplement payer cette singularité ; je supporterais mille sarcasmes pendant des années.... Dis-moi que tu ne le feras pas, par amitié pour moi.

Gardilanne renonça à son projet, qui n'était d'ailleurs qu'une boutade, et demanda à visiter le musée d'antiquités.

— Plus tard, dit Dalègre ; il est neuf heures seulement. Le musée n'ouvre qu'à midi.

— Comment se fait-il qu'un habitant de la ville aussi connu que toi ne puisse se faire donner les clefs ?

— Non, et même, j'y pense, nous ne pourrons y pénétrer avant jeudi prochain.

— Trois jours à attendre! reprit Gardilanne; mais je serai sans doute reparti.

— Ah! ah! s'écria Dalègre, qui parla trop vite et ne prit pas garde de masquer sa voix.

Les collectionneurs sont de fins observateurs. Cet *ah! ah!* échappé à Dalègre contenait une sorte de ravissement qui fit que Gardilanne jeta un regard de côté sur la figure de son hôte; il vit des traits tirés, une bouche inquiète, des yeux qui n'osaient regarder en face, sur toute la personne un embarras communiqué par une conscience perplexe.

Les yeux de Gardilanne tenaient de la vrille; la poursuite des objets d'art leur avait communiqué cette faculté. Aussi bien Dalègre n'offrait pas un cas nouveau. Les collectionneurs se trompent volontiers entre eux.

Au début de sa vie de chercheur, Gardilanne avait été plus d'une fois lancé sur de fausses pistes par des amateurs, ses rivaux, qui, loin de lui faire connaître les bons endroits, n'avaient à cœur que de l'en éloigner.

Gardilanne, marié, se fût défié de sa femme.

Le *ah!* de Dalègre fut recueilli aussi précieusement qu'une parcelle d'arsenic trouvée par un chimiste dans le cadavre d'un homme dont la mort subite a éveillé

les soupçons de la justice. Mais comme cette première constatation avait été muette, Dalègre ne se douta pas que son exclamation était entrée dans une cornue pour y subir diverses analyses.

A partir de ce moment, le Parisien, voulant connaître les secrètes intentions du provincial, joua une comédie serrée.

— Certainement, je ne m'attarderai pas à Nevers si je ne trouve rien.

— J'aurais pourtant voulu te garder quelque temps, dit Dalègre; mais chasse toute espérance relative à la faïence....

— Après tout! fit Gardilanne jouant l'indifférence...

— Reste ici avec moi, dit Dalègre s'efforçant de montrer quelque chaleur; tu sais quel plaisir j'ai à te recevoir. Si le séjour de la ville ne te convient pas, nous irons à quelques lieues dans une propriété tenue par un de mes fermiers, où tu respireras un excellent air dont tu as besoin, toi qui as passé toute ta vie enfermé dans un bureau.

— Je me trouve à merveille à Nevers, dit Gardilanne, qui craignait d'être interné à la campagne où il ne pourrait continuer ses recherches.

Son séjour étant désormais fixé à la ville, ce fut dès

lors entre les deux collectionneurs un combat sourd dans lequel furent déployées de nombreuses ruses.

On eût dit que Dalègre ouvrait sans cesse une série de trappes avec la coupable intention d'y faire tomber le chef de bureau.

Gardilanne cherchait à échapper à son ami, qui s'était pour ainsi dire vissé à lui. Ils ne formaient qu'un corps, mais avec des volontés contraires. Deux forçats traînant la même chaîne et méditant des moyens différents d'évasion n'eussent pas été plus hostiles. Et il fallait se complimenter, se serrer la main chaque matin, quand Dalègre avait passé la nuit à rôder dans les corridors, de crainte que son ami ne tentât de s'échapper !

Cette maison, que Gardilanne avait jugée si hospitalière à son entrée, lui semblait maintenant une prison. Il n'avait plus la liberté de ses mouvements : quand il se levait Dalègre se levait, ou se rasseyait quand Gardilanne s'asseyait.

C'étaient deux ombres que Gardilanne possédait. S'il se regardait dans un miroir, la figure de Dalègre venait s'y réfléchir. Un policier aux aguets n'eût pas imaginé de surveillance plus tyrannique. En venant à Nevers, Gardilanne semblait avoir rompu son ban.

En geôlier qui ne veut pas abandonner une seconde

le prisonnier confié à ses soins, Dalègre apportait l'eau chaude qui servait à la barbe de son ami. Se défiant de Marguerite, il la remplaçait dans les soins les plus minutieux et oubliait qu'il avait dit à Gardilanne qu'il se couchait tôt.

Chaque soir, c'étaient maintenant de longues conversations au chevet du lit de Gardilanne, qui se retenait pour ne pas crier :

— Va-t'en! Laisse-moi tranquille!

Tous deux souffraient de cette contrainte, des masques qu'ils attachaient à leurs sentiments, à leur figure. L'hospitalité cordiale dont Dalègre était obligé de faire parade était aiguë et prenait un caractère de cilice.

Un incident qui survint prouva à Gardilanne que ses soupçons ne l'avaient pas trompé.

Ayant demandé de la moutarde à son déjeuner, la vieille servante courut à la cuisine et revint avec un petit pot de Nevers décoré de jolies peintures. Gardilanne poussa un cri d'admiration, Dalègre se laissa aller à un cri de colère, et Marguerite, effrayée des conséquences de sa maladresse, poussa un cri d'effroi.

Un moment les trois acteurs de cette scène, honteux de s'être laissé emporter par l'expression de leurs

sentiments intimes, restèrent interdits ; mais Gardilanne reprit le dessus.

— Voilà, dit-il, en avançant la main, un moutardier d'une élégance sans pareille.

— Peuh ! fit Dalègre, dont le bras s'allongeait pour protéger l'objet.

— Charmant, fin et d'une conservation !...

— Il n'est pas mal, reprit Dalègre.

— Tu disais qu'on ne trouvait rien ici !

— Un hasard !...

— Mais quand je n'emporterais de Nevers qu'un tel moutardier, je ne regarderais pas mon voyage comme perdu.

Gardilanne maniait l'objet, le retournait, en faisait miroiter l'émail, poussait des exclamations, se taisait, fermait les yeux, les rouvrait en faisant claquer la langue comme s'il eût goûté un vin généreux.

En ce moment Dalègre osait regarder en face son hôte et suivait de l'œil chacun de ses gestes, comme s'il eût craint que Gardilanne ne mît le moutardier dans sa poche.

— C'est une petite pièce à laquelle j'ai la faiblesse de tenir, dit-il ; elle me vient de mon arrière-grand-père.

— Ah ! dit froidement Gardilanne en reposant le moutardier sur la table.

— Vraiment, ajouta Dalègre en s'adressant à sa servante, cette femme ne sait ce qu'elle fait d'employer à un usage journalier une faïence si fragile.

Marguerite, les mains en avant, regardait son maître avec les yeux suppliants d'un chien qui craint une correction.

— Allons, reportez à la cuisine le moutardier, vieille folle! Lavez-le avec soin et rangez-le dans l'armoire de mon cabinet de crainte qu'il ne se casse. Je vous chasse s'il lui arrive le moindre accident.

— Comme tu traites cette pauvre Marguerite!... Heureusement, elle ne t'entend pas, dit Gardilanne qui s'étonnait qu'un simple moutardier pût apporter autant d'irritation chez son ami, d'humeur égale habituellement.

Dalègre en revint à l'attachement qu'il avait pour un objet qu'il tenait de ses grands parents, et Gardilanne, qui connaissait ce genre de raisonnement employé par les paysans quand ils traitent d'un marché, dit :

— Il a feint cette colère pour ne pas me donner son pot de faïence.

Cependant Gardilanne fit contre fortune bon cœur, et ayant serré le moutardier dans l'armoire aux soupçons, le chef de bureau éprouva une sorte de satisfac-

tion semblable à celle des juges d'instruction qui mettent la main sur une importante pièce à conviction.

Le moutardier était logé dans les yeux de Gardilanne, s'il n'entrait pas dans son cabinet. Il avait été enveloppé par un regard de collectionneur qui dépasse la vivacité de celui du lynx, car il est doué d'inductions refusées à l'entendement des animaux.

Ce petit pot, le seul objet d'art qu'il avait été donné à Gardilanne d'apercevoir jusque-là dans la maison de son hôte, prenait un rayonnement particulier dû à son isolement. Il devenait une rareté inappréciable, un *monument* dans ce logis de province, froid et abandonné en apparence.

Les fauteuils en velours d'Utrecht, les portraits de famille au pastel, le mobilier en acajou datant de l'Empire, ne pouvaient intéresser Gardilanne.

La grande cour attenant à la maison, l'écurie, la volière, le jardin faisant suite à la cour, la tranquillité absolue qui régnait à l'intérieur, semblaient mortels à l'homme qui, de grand matin, se livrait à Paris à la chasse des objets d'art au milieu d'une foule active.

Le malheureux, quand il ouvrait ses fenêtres, ne goûtait pas les senteurs matinales s'échappant du jardin,

la verdure des arbres, le pépiement des volatiles auxquels Marguerite portait du grain.

On servait à Gardilanne pour son déjeuner des œufs pondus cinq minutes auparavant, du beurre enveloppé dans des feuilles encore humides de rosée, des légumes qui avaient un arome particulier; ces jouissances, exquises pour tout autre Parisien, n'éveillaient pas de saveurs particulières dans le palais d'un être dont les uniques sensations étaient tournées vers des choses purement archaïques.

Un matin, pendant le déjeuner, Dalègre fut appelé dans son cabinet.

— Cinq minutes, n'est-ce pas, cher ami, dit-il à Gardilanne. Je suis à toi aussitôt.

Marguerite, qui servait, regardait avec commisération le chef de bureau toujours méditatif, trempant machinalement une mince mouillette dans son œuf à la coque.

— Vous n'avez pas un fameux appétit, monsieur, dit la servante oubliant les recommandations de son maître.

— Non, ma pauvre Marguerite, répondit Gardilanne absorbé par ses pensées.

— Vous ne ressemblez pas à monsieur, continua la servante.... Je vous assure que ses mâchoires travaillent quand il est à table.

Gardilanne se frappa le front, indiquant que là était le siège de son grand travail.

—Dormez-vous bien, au moins, monsieur? demanda Marguerite.

— Je me repose à peu près, dit Gardilanne.

— C'est que, si le lit n'était pas fait à votre fantaisie, il ne faudrait pas vous gêner pour le dire.

Gardilanne secouait la tête.

— Vous aimeriez peut-être que je borde votre lit le soir?

Un éclair traversa alors la pensée de Gardilanne.

— Tu n'es donc plus sourde? s'écria-t-il.

Marguerite poussa un cri de terreur. En même temps, par un mouvement instinctif, elle porta les mains à ses oreilles.

— Si! si! dit-elle avec une physionomie empreinte d'effroi.

Et s'approchant de Gardilanne, elle lui cria avec un éclat de voix à le renverser :

— Je suis sourde! je suis sourde!

La serviette de Gardilanne en était tombée sur le plancher.

Rappelant son sang-froid, il regarda attentivement la vieille servante qui restait clouée au parquet, les mains serrées avec force contre les oreilles.

— Décidément, pensa le chef de bureau, quelque chose de bizarre se passe dans cette maison.

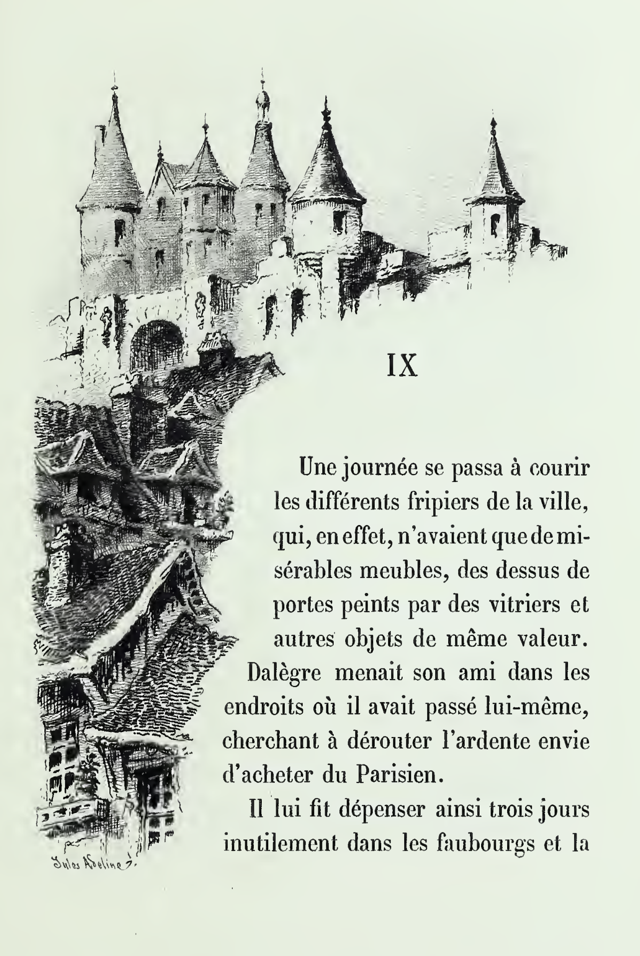
En ce moment Dalègre rentrait et Marguerite, confuse, en profitait pour s'échapper.

Ne voulant rien témoigner de la révélation qui venait de lui être faite et appelant à lui les cordes les plus naturelles de sa voix :

— Mon cher ami, dit Gardilanne, sans doute le temps se passe agréablement près de toi ; mais je ne dois pas perdre ma mission de vue. Je désire commencer mes recherches.... Il le faut.

— Eh bien, demain, nous parcourrons la ville, dit Dalègre.





IX

Une journée se passa à courir les différents fripiers de la ville, qui, en effet, n'avaient que de misérables meubles, des dessus de portes peints par des vitriers et autres objets de même valeur. Dalègre menait son ami dans les endroits où il avait passé lui-même, cherchant à dérouter l'ardente envie d'acheter du Parisien.

Il lui fit dépenser ainsi trois jours inutilement dans les faubourgs et la

banlieue, sans lui montrer autre chose que de la vaisselle populaire de Nevers qui ne valait pas raisonnablement plus de quatre sous l'assiette.

Gardilanne, désespéré, maudissait intérieurement son voyage; mais un fait nouveau redoubla ses soupçons.

Ayant demandé à Dalègre de quoi écrire une lettre, celui-ci le conduisit dans son cabinet qu'il croyait avoir débarrassé de toute pièce accusatrice; il ne s'était pas rappelé que, sur la table, était resté un petit pupitre de faïence qui fit jeter à Gardilanne un cri d'enthousiasme.

— Peste! dit-il... Ah! je voudrais bien écrire sur un pareil meuble.

Dalègre, quoique se contenant, frappait du pied; ses muscles exaspérés se tordaient dans ses bottines. D'un air anxieux, il regardait tour à tour son juge et la significative pièce de conviction.

C'était le plus coquet pupitre que l'on pût voir, d'un émail blanc presqu'aussi pur qu'une pâte tendre de Sèvres.

Sur cette douce blancheur couraient de capricieuses arabesques, au milieu desquelles se jouaient des fantoches à la manière de Callot, pendant qu'à côté de galants bossus contaient leurs peines à de belles

dames dont la svelte attitude faisait penser aux figures de la Renaissance.

Tout le pupitre était couvert de caprices jaunes et verts accrochés à d'élégants lambrequins qui se détachaient sur le délicat émail laiteux du fond.

Gardilanne, sans mot dire, souleva lentement le couvercle du pupitre : un peintre ingénieux avait semé à profusion d'amusantes bamboches sur les faces extérieures et intérieures du meuble.

— C'est une pièce vraiment royale, dit Gardilanne qui eût été homme à vivre enfermé dans le pupitre pour mieux en jouir.

Dalègre, blême, s'écria :

— Il me vient également....

— De ta grand'mère, reprit ironiquement Gardilanne.

Un froid glacial succéda à ce premier engagement. Les deux adversaires se recueillaient, comme pour chercher la meilleure pose de combat. Gardilanne rompit le silence le premier.

— Comment un tel chef-d'œuvre se trouve-t-il à Nevers? C'est une des plus belles pièces de la fabrique de Moustiers.

— Les faïenciers nivernais, dit Dalègre, voulaient avoir sous leurs yeux certains échantillons des produits des fabriques rivales....

— Tu crois? dit Gardilanne,

— Il n'y a pas à s'y tromper. J'ai bien trouvé deux très curieuses soupières de Niderviller.

— Où sont-elles ?

Dalègre fut terrifié; il avait parlé trop vite.

— Je... les ai... données.

— A qui ? demanda le chef de bureau d'un ton autoritaire qui laissait clairement entendre qu'il ne permettait pas à son ami de faire des cadeaux à personne autre qu'à lui, Gardilanne, l'amateur émérite, le collectionneur par excellence.

— Il existe donc des amateurs à Nevers? reprit-il.

Dalègre, sous le coup de ces questions impératives, se trouvait à bout d'astuces.

— Je m'étonne, dit Gardilanne en adoucissant son verbe, que tu sois devenu si savant; tu parles de faïences en vrai connaisseur, et je ne croyais pas avoir à m'honorer un jour d'un tel élève.

Dalègre balbutia, invoquant son ignorance.

— Non pas, tu t'y connais autant que moi; un homme qui possède la pièce que voici est un amateur des plus fins.... Maintenant, parlons franchement; ce pupitre est adorable, je le dis sans ambages.... Veux-tu me le céder pour cinq cents francs?

Gardilanne ouvrit sa redingote et en tira un portefeuille.

La main de Dalègre s'avança en signe de refus.

— Voyons, fit le tentateur, cinq jolis billets de banque!... Tu me feras plaisir et je te devrai encore des remerciements.

— C'est presque une relique de famille, cher ami; il m'en coûterait trop de m'en séparer.

— Bien... n'en parlons plus, dit sèchement Gardilanne.

— Je te l'aurais donné volontiers s'il ne me rappelait ma pauvre grand'mère.

— Cela suffit, fit Gardilanne d'une voix altérée.

— Cinq cents francs sont un gros prix, reprit Dalègre; mais l'argent ne me tente pas et je voudrais pouvoir t'offrir le pupitre.

— Je comprends tes motifs, dit Gardilanne d'un ton qui laissait percer un profond dépit.

— Nous autres provinciaux, nous ne vivons que par le souvenir de la famille, s'écria Dalègre en poussant un soupir qui cherchait à se teinter d'émotion.

Il résulta de cette conversation entre les deux amis comme un souffle humide sur l'acier de leurs sentiments; la rouille semblait en déshonorer la surface polie.

Pour être sourde et contenue, une jalousie aiguë n'en couvait pas moins entre les deux collectionneurs; actuellement ils constataient que l'amitié et la passion du bric-à-brac ne peuvent vivre en parfaite union.

Cependant Dalègre, en sa qualité de maître de maison, essaya de faire oublier à son hôte cette déconvenue en lui offrant, au déjeuner, un certain vin de Bourgogne qui avait vingt ans de bouteille; mais les collectionneurs se soucient médiocrement des plaisirs de la table !

Gardilanne eût jeûné huit jours pour entrer en possession de l'élégant pupitre de Moustiers.

— Je partirai demain, dit-il à Dalègre.

— Si tôt?

— Que ferais-je plus longtemps dans ce pays? ajouta Gardilanne avec amertume.

Le déjeuner se ressentit de la dureté du mot. Dalègre avait certains remords; mais il ne pouvait se résoudre, malgré tout, à céder le fameux pupitre de faïence.

Après le repas, Gardilanne manifesta le désir de faire un dernier tour dans la ville, à l'aventure. Il désirait même que Dalègre ne le suivît pas; mais celui-ci se garda bien de lui obéir, s'étant promis de ne pas quitter le Parisien d'un pas. Quoique Gardilanne parût

contrarié de cette ténacité à l'accompagner, Dalègre tint bon.

Habituellement les deux amis sortaient en se donnant le bras.

Ce jour-là, Gardilanne, pour bien montrer qu'il entendait recouvrer son indépendance, affecta de s'éloigner de quelques pas de Dalègre; comme il avait de longues jambes sèches et nerveuses, il se lança dans la ville avec une ardeur désagréable pour le Nivernais, qui était de complexion replète, plus favorisé du buste que des jambes.

Les rues hautes, Gardilanne les montait comme un soldat escaladant une barricade; les basses, il les descendait en cheval emporté. Il traversait les grandes places pleines de soleil sans sourciller.

Dalègre soufflait; de grosses gouttes de sueur tombaient de son front.

Malgré cette course ardente, Gardilanne n'en scrutait pas moins l'intérieur des maisons et flairait chaque vieille bâtisse avec des mouvements de narines qui inquiétaient son ami.

Ils arrivèrent ainsi aux quais, près du grand pont, à l'endroit qu'ont choisi les faïenciers pour peindre la Nièvre, ses bateaux, et le soleil ardent si cher aux vignerons.

Les bords de la rivière sont habités par des ouvriers, des bateliers.

A cet endroit, Gardilanne ralentit sa marche pour donner un vif coup d'œil à chaque maison ouverte, sur les murs desquelles étaient généralement accrochées quelques faïences vulgaires : assiettes avec de grands coqs, plats à barbe rehaussés de facéties gauloises, saladiers où les aïeux des mariniers sont représentés avec la figuration des saints, leurs patrons.

Ce n'était pas là ce que cherchait Gardilanne.

— Tu vois ! disait Dalègre, rien que des bricoles.

Gardilanne continuait sa course et ne lui répondait pas.

A l'extrémité du quai s'ouvre un hangar bourré d'objets de démolitions : vieilles portes, débris de fenêtres, meubles vermoulus, loques entassées destinées aux fabricants de papier, volumes dépareillés comme il s'en voit chez tous les fripiers.

Au fond se dressait jusqu'aux poutres une immense armoire de paysan, dont un battant ouvert laissait entrevoir un entassement de chiffons divers.

Gardilanne s'arrêta tout à coup, comme pour reprendre haleine, et clignant de l'œil :

— Voilà un fameux bahut, dit-il à l'homme qui,

penché sur un établi devant sa maison, rabotait une planche.

Dalègre regarda le meuble et fut surpris de l'exclamation de son ami.

— Trop grand malheureusement, dit Gardilanne au brocanteur, sans quoi je l'emporterais volontiers.

— Monsieur est de Paris? demanda le fripier.

— Voulez-vous me permettre de mesurer la hauteur de ce bahut, afin que je voie s'il peut entrer dans mon appartement ? Si vous êtes raisonnable, nous nous arrangerons peut-être.

Gardilanne ayant toisé le meuble :

— Combien votre armoire?

— Monsieur, un meuble pareil vaut cinquante francs comme un liard.

— Cinquante francs !... Vous badinez.

— Pensez, monsieur, que le meuble est établi en chêne plein avec des ferrures comme on n'en fait plus aujourd'hui.

— Je le prendrais volontiers à quarante francs.

— Es-tu fou ? souffla Dalègre à l'oreille de Gardilanne, je t'en aurai de meilleurs à moitié prix tant que tu en voudras.

— Ah! les Parisiens s'y connaissent! s'écria le brocanteur. Ce sont des malins; ils achètent cinquante

francs ce qui vaut cent écus. Monsieur, regardez seulement les moulures de la plinthe, et dites si un ouvrier serait capable aujourd'hui de travailler ainsi le bois.

En parlant de la sorte le fripier laissa sa besogne, prit deux chaises, les offrit à ses visiteurs et, en Bourguignon sceptique :

— Ce n'est pas comme à l'église, dit-il ; ici on ne paye pas pour s'asseoir.

— Ne vous dérangez pas, dit Gardilanne, je vois à merveille ; je ne donnerai pas de ce meuble plus de quarante francs.

— Il m'en coûte quarante-et-un, sans les frais de transport.... Monsieur est assez juste pour savoir qu'il faut que chacun vive.

— A vingt-cinq francs le meuble serait déjà bien payé, reprit Dalègre.

— Oh ! monsieur, peut-on dire ! s'écria le marchand mécontent qu'un de ses compatriotes l'empêchât de conclure une affaire.

— Quarante francs et le port, disait Gardilanne, me feront un meuble de soixante francs.

Et il sortait peu à peu de la boutique.

— Allons, monsieur, reprit le marchand, partageons la poire en deux ; vous me donnerez quarante-cinq francs.

— Je réfléchirai, dit Gardilanne.

Les deux collectionneurs reprirent le chemin de la maison de Dalègre.

— Sérieusement, est-ce que tu veux te mettre sur les bras cet affreux meuble? dit en chemin Dalègre.

— J'ai besoin d'une armoire pour ranger mes gravures, répondit Gardilanne; celle-ci me sera fort utile.

— Si tu restais à Nevers deux jours de plus, je me charge de t'en trouver à la campagne de plus curieuses.

Tout en discutant de la sorte, ils étaient arrivés à la porte de Dalègre, lorsque Gardilanne, prenant tout à coup ses jambes à son cou, s'échappa et cria à son ami :

— Décidément je vais chercher l'armoire.

Et il s'enfuit, avec l'intention sans doute d'une course endiablée, car d'un coup de main il assujettit son chapeau sur la tête.

— Gardilanne, attends-moi! s'écria Dalègre, aussi stupéfait qu'un gendarme qui voit s'élancer par la portière d'un wagon un malfaiteur confié à sa garde.

Gardilanne, sans répondre, soulevait des flots de poussière et peu à peu prenait les proportions d'un point à l'horizon.

Dalègre regarda quelque temps ce point mouvant et haussa les épaules.

— Comme Gardilanne n'a rien trouvé à emporter de Nevers, pensa-t-il, sa manie d'acheter fait qu'il va s'embarrasser de cette méchante armoire.





X

Qui eût vu le collectionneur traverser Nevers d'un trait, comme une jument emportée, eût été effrayé de cette ardeur inconnue aux provinciaux.

La grande redingote voltigeant au vent, les longues jambes fendues comme un compas, les cheveux gris flottant sous les larges ailes du chapeau, ne semblaient pas d'accord avec la nature correcte du chef de bureau ; mais Gardilanne se sou-

ciait peu de ce que les gens pouvaient penser de sa course.

En moins de dix minutes il arrive au quai, chez l'étalagiste.

— Je pars ce soir, dit Gardilanne, il est possible que j'achète votre armoire ; voyons d'abord l'intérieur.

— Solide comme une porte de prison, monsieur.

— Eh bien, débarrassez l'armoire de ces fouillis.

C'étaient, dans le bas, des ferrailles, des ustensiles de cuisine, et, sur les rayons supérieurs, un amas d'objets sans valeur.

Dans le coin du dernier rayon brillait un morceau de faïence contourné bizarrement, peut-être un tesson sans importance.

Le fripier, tout en déballant son armoire, disait :

— Monsieur n'est pas musicien, par hasard ?

— Pourquoi ?

— C'est qu'il y a dans l'armoire un joujou, une bêtise, un violon de faïence.

Gardilanne sentit son cœur éclater. Pourtant sa figure ne sourcilla point.

— Un violon d'enfant, sans doute ? dit-il en affectant de sourire avec indifférence.

— Que non ; je ne laisserais pas les mioches toucher

à un violon si fragile, qui vaut encore un écu de six livres.

Le marchand haussa son bras et tendit l'instrument à Gardilanne, qui le prit sans le regarder. Sentant ses yeux se convulser, il détourna la tête dans la crainte que le fripier ne remarquât l'altération de ses traits. Il eut encore assez de force pour se contraindre, fit un *peuh!* de dédain et alla ouvrir de nouveau les battants de l'armoire, comme pour s'assurer de leur solidité. Mais c'était trop d'émotions!

Une étrange sensation avait passé dans le cerveau de Gardilanne. Au coup qu'il ressentit, il jugea prudent de s'asseoir.

Six francs le merveilleux violon, qui valait peut-être six mille francs! Ce sont de ces coups qui abrègent la vie des collectionneurs, leur moelle épinière étant exposée à trop d'assauts.

— Voyons, dit Gardilanne, je prends l'armoire à quarante-cinq francs, à condition que vous me donnerez le jouet de faïence par-dessus le marché. J'ai un petit neveu à qui je serais bien aise de faire ce cadeau.

— Va pour quarante-cinq francs, dit le marchand; mais vous avez là une fameuse armoire, monsieur.

Tout en tremblant, car son système nerveux était

exalté outre mesure, Gardilanne compta l'argent d'une main fébrile et emporta le violon sous son bras.

— Monsieur! lui cria le fripier, je vais vous l'envelopper dans du papier.

— Ne prenez pas cette peine, dit Gardilanne qui fit lui-même cette opération, craignant que le marchand ne reprît le violon.

— Vous ne me dites pas où il faut envoyer l'armoire?

— Au fond de la rivière! cria Gardilanne, sitôt qu'il eut passé le seuil de la boutique.

En revenant chez Dalègre, le chef de bureau se demanda quelle conduite il devait tenir à son égard. Fallait-il lui montrer le précieux violon et se venger de la mauvaise grâce avec laquelle le Nivernais avait refusé de lui céder le pupitre de faïence? Mais Gardilanne satisfait perdait tout sentiment de rancune. Trop heureux de sa trouvaille, il attendit que sa rencontre avec son hôte amenât une tournure quelconque propre à expliquer l'incident.

Justement Dalègre était à une fenêtre donnant sur la rue par où arrivait Gardilanne. Du plus loin, celui-ci cria :

— Y a-t-il un emballeur dans les environs?

— Voudrait-il faire emballer l'armoire? se de-

manda Dalègre, inquiet d'ailleurs du petit paquet que son ami portait sous le bras.

— Ah! cher Dalègre, s'écria Gardilanne d'une voix pleine d'émotion, laisse-moi t'embrasser!

En même temps, le chef de bureau tomba dans les bras de Dalègre.

— Explique-moi au moins....

Gardilanne développa fébrilement l'enveloppe qui cachait son trésor.

— J'ai trouvé le violon!

— Quel violon?

— Tiens, vois!

Alors apparut un merveilleux instrument, d'une ondulation à rendre jaloux Stradivarius lui-même. L'émail était d'une pureté incomparable, et le bleu profond des dessins faisait penser aux ciels d'Espagne. Jamais l'art du faïencier ne fut porté plus loin. Pas une fissure, pas un craquelé, même dans l'enroulement délicat du manche.

Dalègre était devenu vert; mais quand Gardilanne retourna le violon pour montrer la table de dessous, un voile passa sur les yeux du Nivernais qui crut qu'il ne pourrait supporter la vue des peintures du chef-d'œuvre.

Des anges dans les nuages jouaient de la viole, fai-

sant flotter une banderole sur laquelle se lisait : *Musica et gloria in aer ;* au-dessous, des personnages habillés en costume d'apparat entouraient une jolie femme au clavecin.

— Est-il assez splendide? s'écria Gardilanne qui aurait voulu posséder autant d'yeux qu'Argus pour contempler son acquisition.

Dalègre ne put maîtriser son émotion. Une sueur froide perlait sur son front. Il voulait parler; les paroles s'arrêtaient dans sa gorge. Gardilanne lui eût donné un coup du violon de faïence sur le crâne qu'il eût préféré ce choc à la blessure morale qui le paralysait tout entier. Anéanti, il se laissa tomber sur une chaise.

— Quelle entrée après-demain dans Paris! disait Gardilanne, plus fier en ce moment qu'un général victorieux reçu par un peuple qui le couvre de fleurs.

— Où... as-tu... trouvé... le violon? demanda Dalègre quand il fut un peu revenu à lui.

— Chez le brocanteur du quai, où j'ai acheté l'armoire.

— Est-ce possible? s'écria Dalègre, dont tous les membres tremblaient.

— Comment, tu n'avais pas vu le violon? Il m'éborgnait les yeux dans la boutique.

— Pendant que j'y étais avec toi?

— Oui, cher ami. Ah! tu n'as pas encore l'œil américain! Quand j'ai marchandé cette abominable armoire, n'as-tu donc pas compris qu'il y avait caché dans le bocage un merveilleux oiseau que je tâchais de séduire par de douces paroles... Je t'avais pourtant donné quelques leçons à Paris.... Dis-moi où se trouve le meilleur emballeur de la ville.

— Pour le violon?

— Oui; je veux m'entendre avec un ouvrier tout de suite pour envelopper l'instrument dans de la ouate d'abord, du crin et du son.

— Es-tu si pressé?

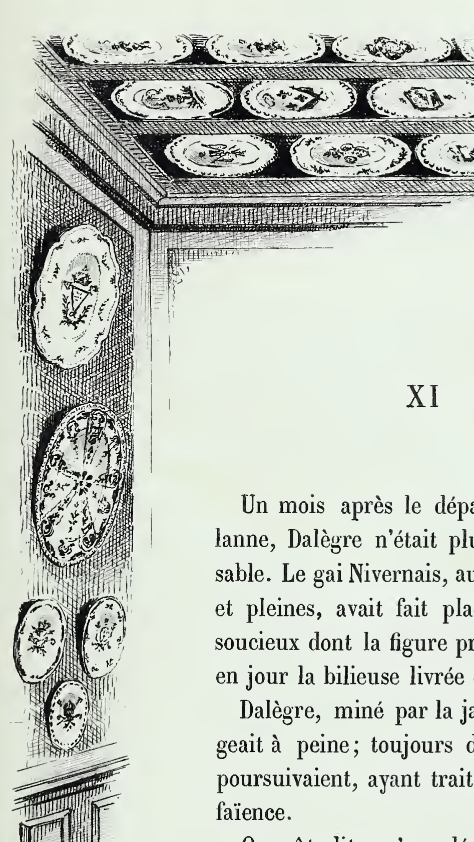
— Sans doute; je veux partir demain.

Autant Dalègre avait été ravi, la veille, de l'annonce du départ de Gardilanne, autant à cette heure il en souffrait. Le violon découvert sous ses yeux lui crevait le cœur; mais ce qui devait séparer à jamais les deux collectionneurs ramena au contraire une sorte de concorde.

Quoique ulcéré profondément, Dalègre était redevenu tout miel pour son hôte; à table, il le choya comme un oncle millionnaire et se montra presque offensé du court séjour de Gardilanne à Nevers. Il n'avait rien vu, il ne s'était même pas reposé. Pourquoi ne retarderait-il pas son départ?

Gardilanne ne mordit pas à ces amabilités tardives. S'il eût pu prendre le soir même la diligence, il serait parti, ne rêvant que de mettre en lumière, à l'endroit le plus apparent de son musée, un monument inappréciable.





XI

Un mois après le départ de Gardilanne, Dalègre n'était plus reconnaissable. Le gai Nivernais, aux joues roses et pleines, avait fait place à un être soucieux dont la figure prenait de jour en jour la bilieuse livrée de l'envie.

Dalègre, miné par la jalousie, mangeait à peine; toujours des songes le poursuivaient, ayant trait au violon de faïence.

On eût dit qu'un démon vengeur envoyait chaque nuit des cauchemars

d'autant plus effroyables qu'ils s'annonçaient par de douces illusions.

A peine Dalègre fermait-il les yeux qu'il entendait une musique séraphique : des anges chantaient et accompagnaient sainte Cécile, qui tirait du violon de faïence des vibrations plus douces que celles du cristal.

Le cœur ému, Dalègre se laissait aller à un doux épanouissement, lorsque tout à coup les nuages bleus s'évanouissaient pour faire place à des flammes empestées; en même temps un horrible gnome, accroupi sur la poitrine du dormeur et étouffant son corps, arrachait à l'âme de l'instrument des mélodies épileptiques.

Dalègre se réveillait effaré. Pour ne pas voir se renouveler ce douloureux cauchemar, il se levait, ouvrait la fenêtre et n'osait rentrer dans son lit que quand il croyait les visions diaboliques envolées.

Le jour, si les cauchemars disparaissaient, l'idée fixe du violon se représentait sans répit.

— Il aurait été si bien accroché à ce placard ! se disait Dalègre en regardant une boiserie vide.

Ou bien il pensait que sa réputation eût été consacrée à jamais s'il avait pu entrer en possession de l'inappréciable faïence.

Un jour, rangeant des assiettes empilées, il tomba justement sur les *brunettes* de Mondonville, qui l'avaient tant réjoui jadis et qui maintenant le faisaient presque pleurer. L'une de ces chansons, avec son plain-chant solennel, n'était-elle pas en harmonie avec son gai caractère d'autrefois, celle qui débutait ainsi :

Povr passer dovcement ma vie
Avec mon petit revenu,
Amis, je fonde vne abbaye,
Et je la consacre à Bacchvs!

Combien il eût été doux de déchiffrer avec le violon cette mélodie gravée sous émail!

L'égalité de caractère qui faisait le fonds de la nature de Dalègre avait disparu.

Autant il était fier jadis d'ajouter une pièce à sa collection de faïences, autant l'occasion manquée d'un chef-d'œuvre enlevé à sa barbe semblait faire trou dans cet amas d'objets précieux, regardés maintenant avec plus que de l'indifférence par leur possesseur.

Ce dégoût de la seule passion qui tînt au cœur de Dalègre changea complètement sa manière

d'être. L'âme perdant son ressort, la physionomie prit un aspect morose et le corps s'affaissa tout à coup.

Aussi dans Nevers on s'inquiéta de l'abattement singulier d'un homme qui avait tenu si longtemps la ville en fête; les mères des jeunes filles à marier s'étonnaient surtout de la subite hypocondrie du célibataire jadis si gai, que chaque famille eût ambitionné de l'avoir pour gendre.

Mais combien Dalègre était loin du mariage! Il n'y avait jamais songé que par échappées : le plaisir de la chasse s'empara d'abord de lui, et la faïence survint, qui était une maîtresse bien autrement exigeante. Sa collection fut une sorte d'union comme en contractent souvent les gens qui, ayant côtoyé les rives du mariage, en ont reconnu les brisants et n'osent plus tard se hasarder dans ce port à l'abri des passions.

Dalègre vivait avec la faïence; il crut trouver la tranquillité dans cette union. On a vu quels orages l'y guettaient.

Jadis pourtant un projet d'union s'était présenté, qui était loin de déplaire à une jolie cousine que Dalègre avait dans la ville; ils s'étaient connus enfants, avaient joué ensemble au petit mari, à la petite

femme. La jeunesse était vite arrivée, qui laissa flotter ces nœuds de l'enfance sans les resserrer, mais sans les couper.

Dalègre voyait de temps en temps sa cousine chez sa mère qui ne le pressait pas, la tante jugeant avec son bon sens provincial que l'homme devait user toutes ses folles passions avant d'entrer en ménage; mais depuis qu'il était absorbé dans ses collections, Dalègre faisait de moins fréquentes visites à ses parentes.

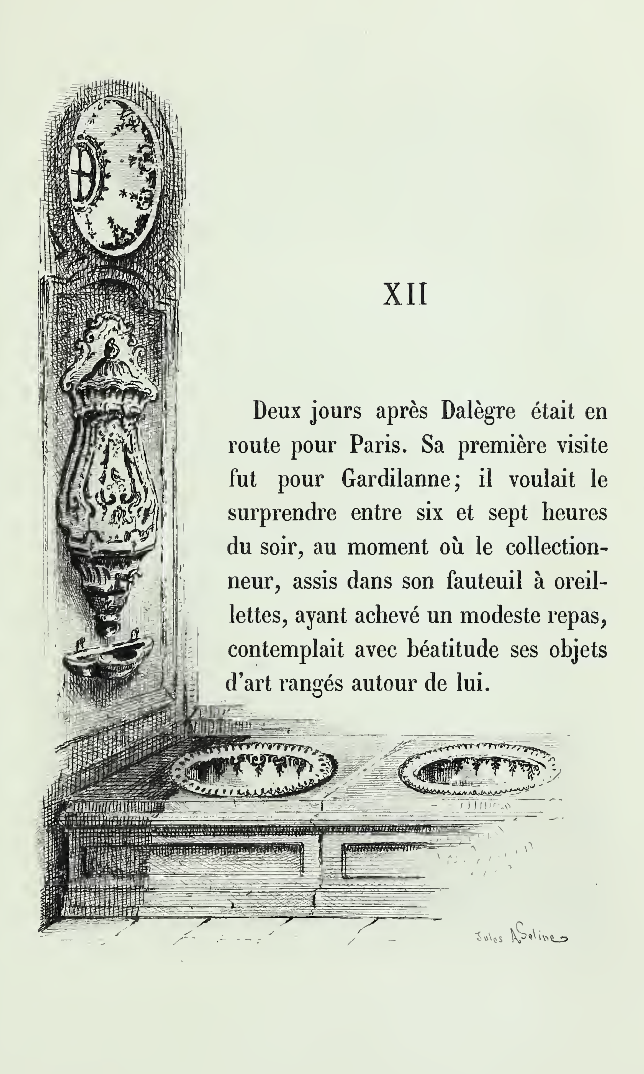
Ayant négligé de s'y présenter pendant trois mois, il craignit des reproches et finit par ne plus oser aller voir sa tante. Cela se passait déjà avant l'arrivée de Gardilanne à Nevers.

Quand l'incident du violon de faïence détermina chez Dalègre cette jalousie morbide qui le minait, un jour qu'il avait recouvré un peu de calme, la raison prenant momentanément le dessus le fit souvenir que dans la ville deux parentes étaient en droit de se plaindre de son manque de savoir-vivre, et il s'y présenta avec l'espoir de trouver quelque soulagement dans un intérieur tranquille où toutes passions étaient rigoureusement consignées.

Les dames reçurent affectueusement leur parent, comme de coutume; mais elles témoignèrent une si

vive inquiétude du changement subit qui s'était opéré dans sa physionomie, que Dalègre eut peur lui-même de sa situation, en sonda le creux et jugea prudent d'y apporter un remède immédiat.





XII

Deux jours après Dalègre était en route pour Paris. Sa première visite fut pour Gardilanne; il voulait le surprendre entre six et sept heures du soir, au moment où le collectionneur, assis dans son fauteuil à oreillettes, ayant achevé un modeste repas, contemplait avec béatitude ses objets d'art rangés autour de lui.

Dalègre savait que la vue du violon de faïence lui donnerait un coup de poignard au cœur; mais il s'était préparé à cette cruelle blessure pendant le voyage, et, pour s'en garantir, il portait une sorte de cotte de mailles, qui était d'avoir une dernière explication avec son ancien ami.

Dalègre venait à Paris se faire voir à Gardilanne, comme un malade vient consulter un célèbre praticien; il montrerait le ravage qui s'était opéré en lui et dirait à son ami :

— Je ne peux plus vivre sans le violon de faïence; si je ne l'ai pas, j'en mourrai!

Ces sortes de déterminations sont de celles qui engourdissent les chagrins des natures timides et solitaires : sans cesse elles bâtissent de pareils échafaudages, qui semblent simples en théorie quoique compliqués à la pratique.

Dalègre s'était, tout le long de la route, tourmenté l'esprit de la supplique à adresser à Gardilanne; sa démarche lui paraissait la chose la plus naturelle.

Quand il se trouva en face de son ami, il ne sut que dire. Sa langue devint paralysée, et Dalègre comprit qu'une telle demande était interdite à celui qui avait refusé si nettement de céder le pupitre de faïence au collectionneur.

— Cher ami, tu arrives à propos, lui dit Gardilanne; le violon est monté. Dans trois jours tu assisteras à un spectacle curieux; le Faïence-club donne un repas pendant lequel un musicien de l'Opéra doit jouer un air sur mon violon.

Dalègre baissait la tête sans souffler mot.

— Demain je te présenterai au Faïence-club et tu me remercieras, j'en suis certain, car nous sommes difficiles sur le choix des invités.... Il faut, pour être admis à notre cercle, justifier d'une collection curieuse et de certaines connaissances en matières céramiques.

Dalègre ne répondait guère par la mine aux qualités que demandait son ami.

— Tu sais, continua Gardilanne, que la faïence est la question à l'ordre du jour. On ne vit à Paris que pour la faïence; de toutes les parties de l'Europe arrivent des étrangers de distinction qui sollicitent la faveur d'être reçus dans notre club.

A grands pas Gardilanne se promenait dans son appartement, la tête inclinée, la main droite en avant, comme si réellement il eût reçu la visite d'un prince.

— Nous avons, reprit-il, chaque premier vendredi du mois un repas de corps, servi dans les plus belles

faïences qui se puissent voir ; un prix est décerné dans le courant de la soirée à l'amateur qui produit une pièce inconnue.... Pour t'en donner une idée, le dernier mois nous avons eu tout un service de légumes, de fleurs et de fruits en faïence. C'est un médecin du boulevard Beaumarchais qui a passé sa vie à recueillir ces beaux produits, asperges, poires, noix, pêches, etc. ; l'illusion est poussée si loin, que nous nous sommes aperçus, seulement au moment de les manger, que ces fruits étaient émaillés. Nous avons donné, comme tu penses, une médaille à ce médecin pour le récompenser de ses travaux et de ses recherches.

— Je ferai bien de consulter un tel praticien, se dit Dalègre atteint de la maladie de la faïence.

Gardilanne fut frappé de la mine de son ami et lui en demanda la cause.

— Je ne suis pas bien portant, depuis longtemps... depuis ton départ, dit Dalègre qui commençait à poser ses pions.

Mais Gardilanne ne paraissait pas disposé à accepter cette partie.

— Il faut venir au club, dit-il, tu y verras un service complet de Rouen à la corne ; il nous est échu à bas prix à la suite d'une séparation de corps et de biens

prononcée par le tribunal au profit de la femme d'un collectionneur, un peu trop négligée par son mari poursuivant la faïence. S'imaginant que la corne lui avait porté malheur, cet homme, qui manquait de philosophie, s'est défait de son service du jour au lendemain; le club en a profité.

Dalègre ne songeait guère à la corne de Rouen et suivait à peine les dissertations de Gardilanne, qui s'échauffait sans se douter que son ami ne l'écoutait guères.

— Si tu as quelques jours à passer, je te présenterai, dit-il, à un amateur qui a la plus baroque collection qui se puisse imaginer. Il ne recherche que les faïences de la Révolution de 1789; assiettes de la Fédération, brocs en mémoire des prêtres constitutionnels, saucières chantant les vertus de M. Necker, soupières représentant la prise de la Bastille. Cet être bizarre a rempli sa maison, du haut en bas, de pièces séditieuses couvertes de cris incendiaires, de chansons brutales qui ont abaissé la noblesse et le clergé, en même temps qu'elles conduisaient le roi à sa perte. Ne me demande pas comment on peut collectionner de viles poteries qui rappellent à la mémoire une époque ensanglantée? Cet amateur est mal vu de nous tous, car une si odieuse réunion de faïences révolutionnaires

fait penser à la destruction et au pillage des objets d'art de toute sorte.

Véritablement, pendant ce discours, la physionomie mobile de Gardilanne indiquait une haine profondément sentie pour les excès de la Terreur ; pour effacer cette fâcheuse impression, un sourire se posa tout-à-coup sur les lèvres du collectionneur.

— Le Sociétaire de notre club, monsieur de Baudricourt, d'un goût plus délicat, ne recherche que les fleurs de lis appliquées aux assiettes, aux cadrans d'horloge, aux fontaines, aux gîtes à lièvre et même aux bassinoires. Voilà une collection intéressante qui ne peut que gagner dans l'avenir.... Si tu le préfères, je te conduirai rue de Vendôme, chez un comédien qui s'est voué aux coqs au fond des assiettes.... Il en possède dix-sept mille. Ce n'est pas une idée politique qui le guide, mais la variété de poses, de plumages, de coloration qui se remarque dans de telles décorations ; on dit que ces dix-sept mille coqs peints sur faïence lui coûtent déjà une somme considérable.

De tels détails, qui autrefois eussent peut-être intéressé Dalègre, ne le détournèrent pas de son idée fixe ; ni le Faïence-club, ni le Rouen à la corne, ni la saucière en mémoire du désintéressement de M. Necker, ni les

fleurs de lis, ni les coqs, ne pouvaient l'empêcher de penser au violon de faïence.

Gardilanne le mena chez les messieurs Crauk frères. Atteints de l'épidémie, ces riches banquiers se faisaient un plaisir de montrer aux amateurs un dé à coudre de l'époque de Henri II, qui avait coûté trente-sept mille francs, à la vente de feu Rattier; cette pièce, qui mettait en danger les jours des messieurs Crauk, car ils avaient des envieux, laissa Dalègre froid.

Toujours le son cristallin du violon résonnait à ses oreilles.

— Veux-tu voir le carrosse en faïence qui a appartenu à madame Dubarry? demanda Gardilanne.

Mais Dalègre ne trouva pas un compliment pour ces plaques couvertes de dessins galants de la fabrique du marquis de Custine.

Il vit aussi, sans les regarder, les faïences des bords du Rhin, d'un *pink-colour* carminé à rendre joyeux un hypocondriaque, sans que les colorations de Strasbourg et de Niderviller pussent changer le cours de ses idées empoisonnées par le violon.

Gardilanne obtint pour son ami la permission de pénétrer dans une ménagerie, appartenant à un collectionneur de l'île Saint-Louis.

La cour et le jardin étaient remplis d'animaux de

faïence de grandeur naturelle, lions, chiens, dragons aux regards furieux, qui semblaient vouloir dévorer ceux qui se présentaient.

Dalègre entra dans cette ménagerie comme Orphée aux enfers, tenant le violon, hélas absent, de Gardilanne sous le bras et défiant la colère de ces monstres de faïence.

Aux environs du palais du Luxembourg habitait un spécialiste qui recherchait uniquement les chaises percées de faïence. Cet ingénieux amateur en possédait seulement trente-sept ; mais c'étaient des morceaux de rois.

En les voyant, on ne rêvait qu'à passer philosophiquement ses loisirs sur ces vases sortis des fabriques de Rouen, à l'époque où l'art normand était un rayonnement pour la vue.

Dalègre préférait encore le violon aux somptueuses garde-robes.

Il assista à de violents débats entre les amateurs de faïences et les amateurs de porcelaines. Partout il n'entendit qu'un cri de dédain contre l'ancien Chine, le Japon et le Saxe : même la pâte si tendre de Sèvres ne pouvait obtenir grâce devant les collectionneurs de faïences.

Ces discussions ne faisaient pas oublier à Dalègre le but de son voyage.

Tous les jours il se disait qu'il avouerait à Gardilanne la cause de sa tristesse, quoiqu'il sentît que jamais son ami ne se dessaisirait en sa faveur du fameux violon qui faisait l'envie de tout Paris; car il n'y avait pas un collectionneur qui, aussitôt l'arrivée de Gardilanne, ne lui demandât des nouvelles de l'extraordinaire instrument.

Dalègre partit pour Nevers sans avoir révélé le secret qui lentement le conduisait au tombeau; mais une idée nouvelle s'empara de lui, qui était d'avouer par lettre à Gardilanne la cause de son mal, et d'y mettre une telle sincérité qu'à moins d'avoir un cœur de roche son ami devait en être touché.

En effet la lettre de Dalègre, qui fut lue dans le Faïence-club, car elle constatait trop la valeur du violon pour que Gardilanne en fît un mystère, était réellement navrante. Le Nivernais y dépeignait la secousse qu'il avait reçue lors de la découverte du violon par son rival, l'importance qu'il attachait à sa possession et les tourments affreux qui lui avaient enlevé la gaieté, l'appétit, le sommeil, l'amour de la vie.

Le club plaignit modérément Dalègre. Chacun des membres était atteint de maladies semblables à différents degrés, et les malades s'intéressent médiocre-

8

ment à l'être souffrant des mêmes maux; mais ce n'en était pas moins un *cas* curieux, et si le Faïence-club avait possédé un Bulletin, nul doute que Dalègre n'y eût été imprimé vif.

La gloire de Gardilanne en fut rehaussée d'autant, comme celle d'une jolie femme pour l'amour de qui un certain nombre d'adorateurs se font sauter la cervelle.

— Que répondrez-vous à ce provincial? demandèrent à Gardilanne les collectionneurs sans pitié pour Dalègre.

Gardilanne haussa les épaules, tant le *desiderata* de son ami était hors de toute proportion et impossible à satisfaire; cependant comme le collectionneur conservait un bon souvenir de Nevers, qu'en somme c'était grâce à l'hospitalité de Dalègre que Gardilanne avait découvert le violon, il lui répondit qu'il s'engageait à lui laisser l'instrument après sa mort. Sa lettre, disait-il, l'avait fait penser à la nécessité d'un testament, et Dalègre était mentionné comme devant hériter du violon, s'il survivait à son ami.

Quelle joie, quels transports de la part du Nivernais! Il y avait si longtemps que son cœur ne s'était ouvert à l'épanouissement!

Il se voit déjà en possession du violon et voudrait

l'annoncer à chacun. Il court chez sa cousine, la surprend par ce regain de bonne humeur. Dalègre est redevenu l'ancien Dalègre d'autrefois, vif, gai, l'esprit tourné aux choses plaisantes : lui-même jouit du retour imprévu de cette heureuse sérénité si prisée dans la vie. Il parle, il conte, il rit et chacun de ses propres rires réconforte son esprit privé depuis longtemps d'agréables pensées.

Dalègre se sentait devenir vieux avant l'âge ; les parfums d'une seconde jeunesse emplissent son cerveau.

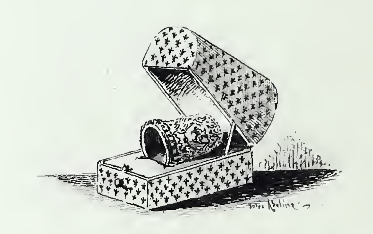
Il descend à son jardin qu'il n'entretenait plus et qui serait devenu inaccessible si la vieille Marguerite ne veillait à la taille des arbres. Dalègre s'étonne de la tendre couleur des roses, de leur doux parfum. L'air vif qui vient de la Nièvre rafraîchit sa tête.

Dalègre pense aux fleurs, à l'eau, aux arbres. Si la chasse était ouverte, il courrait encore les bois ; si les soirées d'hiver n'étaient pas terminées, il s'y montrerait infatigable danseur.

Le Nivernais se regarde par hasard ; tout honteux de ses habits, que depuis longtemps il ne changeait plus, Dalègre court à son armoire, en tire un élégant gilet, un pantalon printanier, un habit de fantaisie et pique une rose à sa boutonnière. C'est ainsi qu'il traverse la ville.

Cette révolution subite est produite par la promesse de Gardilanne.

— J'aurai le violon! s'écrie Dalègre qui prend pour confidente la vieille Marguerite, heureuse de cette transformation, car elle supportait difficilement les acrimonies de son maître depuis la fatale manie de la collection.





XIII

Un tel enthousiasme ne pouvait durer.

Au bout d'une huitaine la griserie avait quitté Dalègre qui, maintenant, ne rêvait plus qu'à la succession de Gardilanne, à sa mort par conséquent.

Gardilanne était de complexion sèche, avec des jambes de cerf, fines et maigres; sa passion l'entraînait à l'exercice, la meilleure des hygiènes. Il n'était pas homme à s'engourdir dans un fauteuil, à s'atrophier les membres dans une contemplation à la turque.

Qui pouvait pronostiquer la fin d'un collectionneur dans toute la force de l'âge, assez sage d'ailleurs pour se sevrer des jouissances dévorantes de la vie parisienne?

La vie de province s'écoule doucement. Mais combien elle peut devenir pesante quand un être passionné vit attaché à l'idée d'une succession lointaine!

Gardilanne, eût-il agi méchamment, n'aurait pu inventer de plus cruel supplice pour châtier un rival. Le violon s'était changé en boulet attaché à la jambe de Dalègre.

Dans le premier moment d'espoir, il avait renversé l'ordre de sa collection et gardé une place pour y placer le violon. Ce vide, il fut obligé de le combler, tant il lui serrait le cœur quand ses regards s'y arrêtaient.

Jadis Dalègre recueillait l'encens des visiteurs à la vue de sa collection; elle lui pesait actuellement, car

combien n'était-elle pas inférieure aux trésors accumulés des divers spécialistes parisiens dont il avait pu manier les faïences de choix.

Dalègre cherchait bien encore quelques pièces rares et parfois en trouvait; mais la province la plus féconde en objets d'art ne peut rivaliser avec les arrivages de l'Hôtel des commissaires-priseurs qui, pendant huit mois de l'année, font sortir des points les plus éloignés de toute l'Europe des montagnes de curiosités à nulles autres pareilles.

Pour ne pas perdre le courant, Dalègre allait quelquefois dîner à l'hôtel des Voyageurs, certain de s'y aboucher avec quelque marchand *chineur*, de ceux qui vont en province, s'introduisent résolument dans les maisons, sont mis à la porte par les bourgeoises défiantes, mais rentrent par la fenêtre et fouillent alors la maison de la cave au grenier pour y trouver d'anciens objets.

Quand il rencontrait un de ces marchands, Dalègre échappait à l'ennui, car l'homme apportait, pour ainsi dire, de la poussière et des odeurs de Paris.

Dalègre l'invitait à venir visiter sa collection, causait céramique, et s'entretenait la main en mettant sur le tapis son cher violon de faïence.

L'instrument avait conquis une réelle popularité en

Europe, et un jour Dalègre reçut de Gardilanne un Mémoire imprimé à l'occasion du précieux objet.

Un Hollandais, membre de la société *Amicitia,* d'Amsterdam, était venu pour se rendre compte de la célèbre pièce, et comme il avait l'esprit national développé au plus haut point, il eut l'audace d'attribuer l'origine du violon aux fabriques de Delft.

Le Faïence-club fut vivement ému de cette affirmation, basée seulement sur deux petits crochets croisés, qu'on entrevoyait par l'ouverture des *ff,* marque du célèbre potier Bisbroock à en croire le Hollandais.

Le club souscrivit immédiatement pour l'impression d'un Mémoire qui devait rabattre le caquet du Hollandais, et les adversaires qui, chaque jour, se disputaient avec passion pour Rouen, pour Niderviller, pour Nevers, pour Marseille, pour les Ilettes ou pour Sinceny, oublièrent leurs rancunes et se réunirent contre leur rival, car il s'agissait avant tout de défendre la France céramique contre une nation orgueilleuse qui, pour s'être inspirée de la Chine et du Japon, prétendait imposer la supériorité de ses fabriques à toute l'Europe.

La ruine de Delft fut décrétée, et une plume habile

se chargea de tailler de rudes croupières à la vaniteuse Hollande.

Un dessin exact du violon de faïence était joint à cette brochure, avec les différentes coupes et élévations, afin que les connaisseurs pussent examiner si ces dessins élégants et ces personnages finement dessinés offraient quelque parenté avec les motifs habituels des peintres de Delft.

Le Mémoire contenait en outre une consultation d'un savant chimiste de la Manufacture de Sèvres qui avait étudié à la loupe le caractère de la pâte, à l'endroit où cette pâte ne se trouvait pas recouverte d'émail.

L'auteur du Mémoire n'hésitait pas à placer le berceau du violon à Nevers; mais c'était surtout dans la partie polémique qu'il triomphait. Combien fournissaient matière à ses railleries des plaques en faïence de Delft si nombreuses que les Hollandais, n'en sachant que faire, avaient imaginé d'accrocher jusque dans les étables pour distraire les animaux, croyant meubler leur cerveau d'images plaisantes, et intéresser par des représentations des princes de la famille d'Orange ou des légendes patriotiques les gros yeux des bœufs accroupis sur la litière.

Dalègre fut ravi et contristé en lisant ce Mémoire

qui devait vivement populariser le violon de faïence et soulever l'Europe entière par d'ardentes polémiques.

Un objet si merveilleux entrerait-il jamais dans son cabinet? Gardilanne n'oublierait-il pas ses promesses? Avait-il réellement testé en faveur de Dalègre? Il se pouvait qu'un jour quelque caprice le poussât à déchirer ce testament pour le remplacer par un autre d'une teneur contraire à ses premières intentions!

La vie du Nivernais se teintait plus que jamais de gris. Les sons du violon, qu'il entendait constamment si doux et si cristallins, loin d'opérer le charme attribué à la musique, creusaient sur son visage mille rides où se logeaient la perplexité, l'inquiétude, la jalousie et jusqu'à la haine.

Dalègre se surprenait à souhaiter la mort de Gardilanne, et son âme s'épanouissait à cette idée.

Les collectionneurs n'ont pas d'entrailles!

Mais ces mauvais sentiments étaient punis aussitôt par les propres souffrances que se créait Dalègre.

Un an après la publication du Mémoire contre Delft, Dalègre reçut, en lisant son journal, un coup aussi violent qu'un bœuf dans l'abattoir du boucher.

Ce n'étaient que deux lignes dans les Faits divers,

mais deux lignes dont chaque lettre était empoisonnée.

Gardilanne offrait sa collection au musée de Cluny. Le ministère acceptait ce don et décrétait l'ouverture d'une salle particulière qui porterait le nom de Collection Gardilanne. En récompense de ce sacrifice, l'ex-chef de bureau était nommé conservateur de ses propres richesses.

Un vaisseau se serait rompu dans la poitrine de Dalègre qu'il n'eût pas plus souffert. Tout de suite lui vint à l'esprit l'idée du violon, la pièce rarissime du cabinet de Gardilanne. Était-il probable qu'il l'en distrairait pour en faire cadeau à un simple collectionneur de province? Il semblait délicat d'en écrire à Gardilanne et de lui rappeler sa promesse; cependant ne fallait-il pas s'en assurer avant l'installation de la collection au musée de Cluny?

Dalègre trouva un biais ; ce fut d'envoyer à son ami quelques chaudes paroles d'assentiment sur sa générosité. Dalègre offrait même de grossir le don de Gardilanne par quelques pièces rares qu'il avait découvertes récemment, disait-il.

La vérité est que Dalègre eût donné volontiers à cette heure toutes ses faïences en échange du violon qui lui échappait.

Ainsi que la plupart des collectionneurs, il s'était rassasié la vue de ses richesses pour en avoir trop regardé les principales pièces; elles lui étaient devenues indifférentes.

Contre toute attente, Gardilanne ne répondit pas aux offres amicales de Dalègre, dont les soucis augmentèrent d'autant. Pas un remerciement pour son désintéressement! C'était le plus grand déboire qu'un homme délicat pût subir.

Dalègre en souffrit considérablement, car il se disait que ne pas répondre à sa lettre était une rupture de la part de Gardilanne; peu soucieux d'accomplir ses promesses, il indiquait ouvertement par ce procédé un changement dans ses anciens projets.

Dalègre eut l'idée de partir pour Paris, de reprocher à son ami la perte des illusions qui l'avaient soutenu depuis quelques années, de l'apitoyer et de lui faire toucher du doigt les plaies saignantes causées par le violon; mais, jugeant des autres collectionneurs par lui-même, Dalègre leur trouva le cœur sec, dur, recouvert d'un émail plus froid que celui de la porcelaine; sur cet émail devaient glisser les reproches et les récriminations.

Enfermé dans une petite ville sans horizons, n'y pouvant trouver l'isolement, craignant d'être plaint,

souffrant de questions indiscrètes, Dalègre devint un véritable martyr de la faïence. Il passait de longues nuits sans sommeil et suppliait la mort de le délivrer de ses maux.

La mort ne vint pas dans la maison du Nivernais.

Comme elle n'entendait parler que de faïences, peut-être se trompa-t-elle de porte : car elle saisit brusquement Gardilanne et l'enleva avant qu'il eût installé sa collection au musée de Cluny.

On trouva un matin le célèbre amateur inanimé dans son fauteuil, entouré des riches objets au milieu desquels il s'était éteint subitement.

Le même jour une dépêche, envoyée par un notaire, apprenait à Dalègre cet événement et la mention d'un don particulier dans l'héritage de Gardilanne.

Dalègre, hors de lui, partit aussitôt pour Paris afin d'assister à l'enterrement de son ami ; mais à peine descendu de diligence, il alla rendre visite au notaire afin de bien s'assurer que le violon de faïence était l'objet mentionné dans les dernières volontés du testateur.

Gardilanne avait tenu parole. Désormais le fameux instrument allait passer aux mains de lh'omme dont il avait troublé l'existence.

Pendant le convoi, Dalègre sentit couler une larme. Il eût fallu l'étudier pour connaître de quels sentiments divers elle était composée; mais ce sont des substances particulières que la chimie est incapable d'analyser.





Non seulement le violon était une pièce unique ; il possédait en outre une qualité particulière en céramique, c'est-à-dire une régularité bien rare de forme et de colorations.

Pas un coup de feu, pas de gondolements, point de couleurs bavocheuses se jetant hors du contour qui leur avait été tracé.



C'était une pièce intacte, d'une valeur inappréciable, car les attaches, les repeints, le vernis substitué à l'émail, le plâtre à la terre cuite, sont choses trop fréquentes dans les cabinets de certains amateurs, qui s'inquiètent plus de l'apparence que de la réalité.

A part le chevalet et les clefs pour monter les cordes, l'instrument tout entier était en faïence. Dalègre se rappela l'excessive prudence qu'avait apportée jadis Gardilanne à son emballement, et le violon, mollement étendu dans sa boîte, fit le trajet de Paris à Nevers sur les genoux de son nouveau propriétaire.

Les compatriotes de Dalègre reconnurent à sa mine qu'enfin les soucis s'étaient envolés pour faire place à une physionomie plus rassérénée.

La mort de Gardilanne assurait dix années de plus à Dalègre. Ce n'était plus le même homme; son voyage l'avait rajeuni, sa figure faisait plaisir à voir.

A peine descendu de diligence, après avoir jeté un coup d'œil de mère sur l'objet précieux chaudement blotti dans son lit de coton, il courut la ville pour annoncer la bonne nouvelle et inviter tous ceux qu'il rencontrait à venir le lendemain voir le violon réinstallé à jamais dans le lieu où il avait pris naissance.

Justement c'était le jour où paraissait la *Feuille*

d'Avis de Danel. Dalègre alla trouver l'imprimeur et lui conta le retour à Nevers du violon de faïence, dont les journaux parisiens déploraient la perte.

Danel écouta attentivement le récit pour s'en bien pénétrer, promit un article en tête des Nouvelles locales de sa feuille, alla au café faire sa partie de piquet habituelle et se plaignit de l'absorbant métier de journaliste dont l'imagination est sans cesse en éveil.

Dalègre rentra chez lui vers les quatre heures, afin d'avoir le temps d'accrocher triomphalement son violon et d'en jouir pendant le dîner.

Ceux qui n'ont pas étudié un collectionneur à certaines heures ne peuvent savoir ce qui se passe dans son esprit. Rien dans un cabinet de curiosités n'étant sacrifié au hasard, ce sont de profondes méditations qui déterminent si une pipe chinoise doit être accrochée au-dessus d'un crapaud desséché du Malabar, ou si une dalmatique avec son tissu d'or ne forme pas un fond trop riche pour les colorations à demi effacées d'une boîte de momie.

Dalègre était plein de tact en pareille matière. Il fallait prendre garde d'étouffer le violon par un entourage de faïences disparates. Comme l'instrument était décoré en monochrome, le goût commandait

d'éloigner de son voisinage les poteries à peintures éclatantes.

Tout dans l'appartement devait être sacrifié au violon; même Dalègre pensait avec raison qu'il serait prudent de changer la tapisserie de la chambre pour faire ressortir le violon de faïence par une tenture d'un ton neutre; comme aussi la merveille devait se trouver accrochée assez haut pour que les profanes ne pussent y porter la main, assez bas toutefois afin que, monté sur un escabeau, le propriétaire pût faire admirer sous ses diverses faces cette pièce tout-à-fait admirable.

A six heures, la vieille Marguerite était déjà venue deux fois annoncer le dîner et n'osait plus reparaître, car d'un geste bref Dalègre l'avait éloignée comme si le collectionneur eût été dérangé au moment de changer la face de l'Europe.

Il changeait ses faïences de place!

Les cheveux en arrière, l'œil allumé, la rougeur du teint, témoignaient quelle importance Dalègre apportait à son aménagement.

Il venait de disposer en triangle, au-dessous de l'espace vide réservé au violon, les trois curieuses assiettes à musique, et Dalègre ne pouvait s'empêcher d'admirer son invention pour avoir rapproché de l'in-

strument les « canons » du sieur de Mondonville ; il se demandait toutefois si les dames qui visiteraient son cabinet ne seraient pas choquées des paroles un peu salées de la *brunette* qui commence gaillardement :

> **Croyez-vovs qu'Amovr m'attrape**
> **De m'avoir osté Catin ?**

Mais les collectionneurs ne jouissent-ils pas de licences particulières ?

Cette *brunette* était réellement si gaie, que Dalègre, qui avait quelque teinture de musique, n'y put tenir et se mit en devoir de jouer l'air immédiatement sur le merveilleux violon dont il n'avait jamais entendu le son qu'en rêve.

Le jour commençait à baisser. Dalègre appela sa servante qui accourut, croyant qu'il fallait servir le dîner. Il n'était guère question de repas. Dalègre voulait seulement se régaler de musique ; un peu de lumière pour l'instant était sa seule préoccupation.

Tout en grommelant contre la faïence, Marguerite apporta une lampe et sortit en annonçant que le dîner ne serait pas mangeable.

Dalègre avait autre chose à penser. Il lui fallait monter le violon dont, par précaution, il avait desserré les clefs pour ne pas tendre inutilement les

cordes pendant le voyage, et il se mit en mesure de l'accorder comme un instrument ordinaire.

Les cordes à peu près tendues, Dalègre prend un archet et veut tirer des accords ; mais les sons cotonneux montrent que le chevalet est mal ajusté. Pour y remédier, Dalègre est obligé de forcer de nouveau les chevilles du violon.

Tout à coup un sinistre craquement se fait entendre. La table de faïence éclate, tombe, se brise en vingt morceaux, et Dalègre effaré reste avec le manche de l'instrument dans la main !

Une seconde il devint muet.

La fureur s'empare de Dalègre. Il pousse un effroyable cri, jette avec rage l'unique tronçon qui reste de la merveille, et, plein de fureur, se rue contre les faïences accrochées aux murs.

La servante accourt en entendant ce bruit, trouve son maître hors de lui, les yeux injectés de sang, convulsionné, frappant de tous côtés à coups redoublés et amenant à chaque coup un nouveau désastre.

Marguerite veut s'emparer de lui. Dalègre ne la reconnaît plus, se collète avec elle, rencontre un bahut chargé de poteries rares, accule la servante contre le meuble qui tombe avec un épouvantable bruit.

Le cabinet donnait sur la rue. Aux cris de Marguerite les voisins accourent en foule, achèvent d'écraser sous leurs pieds les morceaux épars d'une collection si précieuse ; et quand, après de nombreux efforts, on parvient à s'emparer de Dalègre, il ne reste plus traces de ce qui fit sa joie, son unique pensée depuis cinq ans.

On pense quelle rumeur cet évènement occasionne dans la ville. L'alarme est donnée. Les pompiers accourent. Il s'en faut peu que le tocsin ne sonne.

Les détails de ce désastre ont été consignés dans la *Feuille d'Avis de Danel*, où les historiens des arts céramiques trouveront de précieux renseignements [1].

Danel s'était mis en frais d'imagination pour suppléer aux connaissances techniques dont il n'avait aucune teinture.

Dalègre y était traité « d'un de nos plus estimables concitoyens, » attaqué subitement d'une fièvre chaude qui avait donné des inquiétudes d'abord, mais « qu'un habile praticien de la cité » répondait de dissiper.

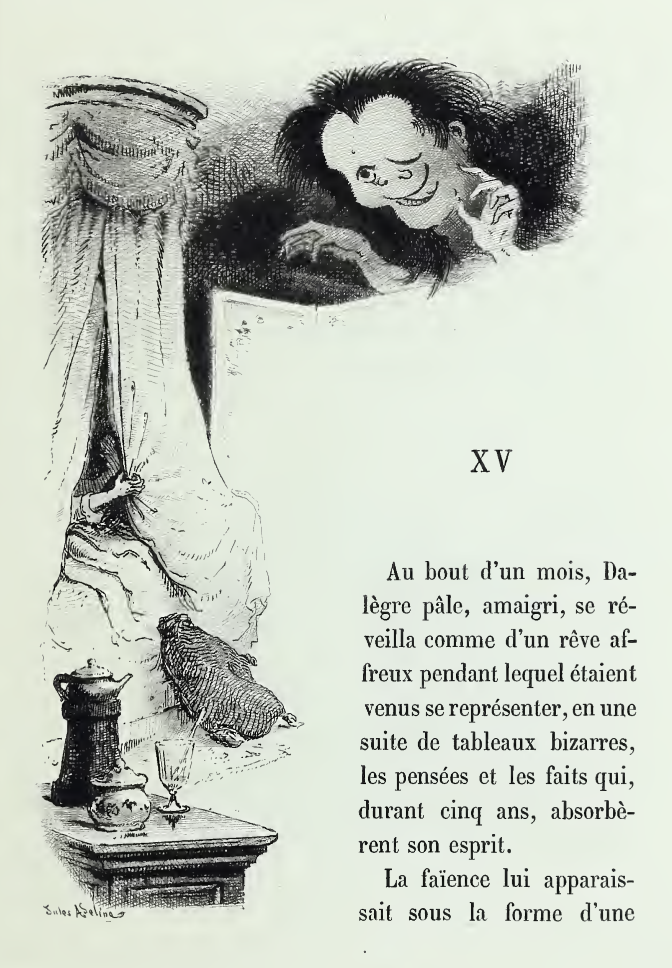
[1] Année 1860, 15 mars, n° 29, première page, seconde colonne.

Quoique Dalègre eût renoncé, depuis près de cinq ans, au monde et aux plaisirs de la société, les gens de la ville le plaignirent, à l'exception toutefois de l'avocat Balandrau, qui, ne sachant résister au plaisir de faire une plaisanterie, lança le soir au café un mot sur l'accident :

— Dalègre, dit-il, est tombé en *défaïence.*

Les gens d'esprit sont sans pitié.





XV

Au bout d'un mois, Dalègre pâle, amaigri, se réveilla comme d'un rêve affreux pendant lequel étaient venus se représenter, en une suite de tableaux bizarres, les pensées et les faits qui, durant cinq ans, absorbèrent son esprit.

La faïence lui apparaissait sous la forme d'une

horrible mandragore, planant au-dessus de la France, ayant les pattes appuyées à la fois sur Rouen, Strasbourg, Moustiers et Nevers, qu'elle tenait sous sa domination.

Les habitants de ces villes étaient eux-mêmes des êtres en faïence, brillants et polis, mais qui, pour ne pas gâter leur émail, étaient obligés de n'avoir aucun rapport entre eux. C'étaient des êtres froids, condamnés à l'égoïsme, ne parlant pas, vivant dans une absolue immobilité et craignant la mandragore.

Par suite de difficultés qui se présentent journellement entre les empires les plus liés en apparence, les diverses villes se battaient entre elles et une rivale jalouse, Delft, en profitait pour imposer ses lois.

Mille tableaux baroques se déroulaient ainsi dans l'esprit de Dalègre, jusqu'au jour où succédèrent à ces cauchemars des soins de toute espèce, un renouvellement de santé, un rappel à la vie, l'assistance de deux femmes pleines de dévouement, dont la plus jeune ne cachait pas le tendre intérêt qu'elle portait à son cher malade.

La tante de Dalègre et sa cousine furent les premières à s'installer près de son lit, pendant le long espace de temps que durèrent les troubles d'un cerveau qu'on craignait de voir éclater.

Six mois après, Dalègre, complètement rétabli, épousait sa cousine et devenait le modèle des époux.

Les enfants ne manquèrent pas à cette union, et Dalègre, attendri en regardant la transparence de leur teint, les gaies couleurs de leurs joues, disait à sa femme chérie quelles illusions de bonheur cherchent au milieu de vieilleries du passé les collectionneurs qui, privés des tendresses domestiques, sentent tous les jours leur âme se racornir, leurs meilleurs sentiments s'ossifier.



TABLE DES ILLUSTRATIONS

Frontispice . . . . Au titre
Avant-propos. v

CHAPITRES

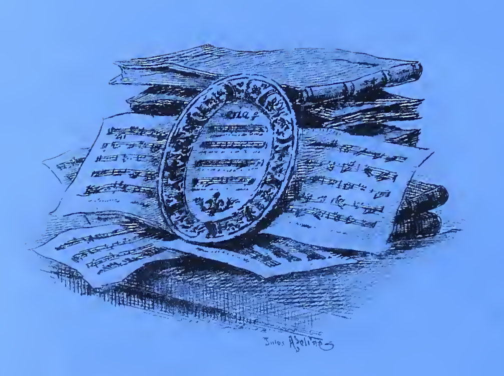
I. Le vieux Pont de Nevers. 1
Quelquefois même Gardilanne allumait une bougie. 12
II. La Boutique du chiffonnier. 13
Un des échantillons de Nevers donnés par Gardilanne 18
III. Le premier envoi de Dalègre. 19
Il regardait si quelque pièce importante n'était pas accrochée au-dessus de la cheminée. . . . 24
IV. L'Infirmerie. 25
La Gourde de faïence trouvée par Dalègre. . . . 31
V. Le Violon de faïence et l'assiette à brunettes. . . 37
La caisse renfermant des faïences sans importance. 42
VI. Le Palais Ducal à Nevers. 43
Le Carnier de Dalègre 50
VII. La Boutique de Bara. 51
Il déménageait des faïences à l'arrivée de Gardilanne 62

CHAPITRES

VIII. Le Tambourinage de faïences sur le marché de Nevers 63
On lui servait à déjeuner des œufs, etc. 78
IX Les vieux toits de Nevers. 79
A la porte du fripier étaient étalés des volumes dépareillés 90
X. L'Armoire au Violon. 91
Gardilanne avait enveloppé le violon dans du papier. 98
XI. Les Assiettes au plafond 99
Les Brunettes de Mondonville 104
XII. L'Idéal du collectionneur. 105
Le Dé à coudre de l'époque de Henri II de la vente Rattier. 116
XIII. L'Écurie hollandaise ornée de plaques de faïence. 117
La Salle particulière de la collection Gardilanne. 126
XIV. Le Jardin de Dalègre. 127
Le Violon brisé, les poteries écrasées. 134
XV. Le Cauchemar de Dalègre. 135
Le Berceau des enfants de Dalègre. 137

10081. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


Jules Adeline



CHAMPFLEURY

LE

VIOLON

DE

FAIENCE



PARIS

L. CONQUET

1885




GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01409 7808

